BIBLIOTHEQUE
ANGLAISE,

OU

RECUEIL

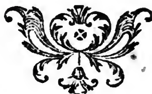
D'Histoires, Contes Moraux, Romans, Aventures, Anecdotes & Carricatures, tirés des meilleurs Auteurs Anglais,

Traduits en Français

PAR M. DE GOURNAY.

TOME SECOND.

Seconde Partie.

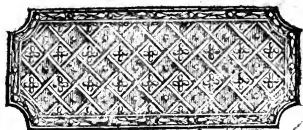


A LONDRES,

Et se trouve à SAINT-OMER

Chez H. F. BOUBERS, Imprimeur & Libraire.

M. D. CC. LXXXVII.



BIBLIOTHEQUE *ANGLAISE.*

LA JAMBE DE BOIS,

Conte Helvetique.

UN jeune Berger gardoit un jour ses troupeaux sur une montagne, d'où le torrent de Runti précipite ses eaux dans une vallée voisine; sa musette faisoit retentir agréablement le creux des rochers, & l'écho répétoit jusqu'à

fept fois fes chanfons mélodieufes ; lorfque tout-à-coup il apperçut un homme graviffant avec peine un des fentiers de la montagne ; cet homme étoit vieux, la main du tems avoit blanchi fa tête, un bâton foutenoit fa marche pénible, car il avoit une jambe de bois. Mon fils, dit-il au Pafteur en fouriant, ne croyez-vous pas qu'infirme comme je fuis, j'euffe mieux fait de refter dans le fond de cette vallée ? Sachez donc que je n'entreprends qu'une feule fois, chaque année, ce voyage ; cette jambe, telle que vous la voyez, m'eft plus honorable qu'une plus droite & plus active ne l'eft à beaucoup d'autres.

Je n'en doute point, mon peré, répondit le Berger, quoique je ne puiffe m'empêcher de vous dire qu'une autre vous feroit plus utile ; mais vous devez être fatigué ; voulez-vous, pour vous

rafraîchir, prendre un peu de lait de mes chévres, ou un peu d'eau fraîche qui jaillit d'une fontaine cachée dans le creux de ce rocher?

Le Vieillard.

J'aime l'air de franchise, ô mon fils! que je vois peinte sur ton visage; un peu d'eau fraîche me suffit; si tu veux m'en apporter ici, je te conterai l'histoire de cette jambe. Le vieillard eut à peine étanché sa soif, qu'il reprit ainsi. Que les jeunes gens, quand ils voient leurs peres estropiés, courbés sous l'âge ou infirmes, bénissent l'Etre Suprême, & le remercient de leur vigueur; car, sans sa protection, leur tête plieroit sous le joug; vous gémiriez, au lieu de vous jouer au soleil & de faire retentir les échos du son joyeux de votre hautbois; la joie & la gaieté habitent ces montagnes, vos chansons savent l'inspirer à tout le voisinage.

Liberté ! douce & aimable liberté, c'eſt toi qui en es la ſource & le principe : dans cette heureuſe contrée, tout ce que nous voyons autour de nous eſt notre domaine, nous y cultivons nos champs avec délice ; les grains qui y croiſſent ſont à nous, & le tems de la moiſſon eſt la plus belle de toutes nos fêtes.

Le Berger.

Celui qui, en jouiſſant de la liberté, oublie qu'il en eſt redevable au ſang qu'ont verſé ſes ancêtres ; ne mérite point le titre d'homme libre.

Le Vieillard.

Mais, qui n'en eût fait autant qu'eux, s'il eût été à leur place ? Depuis la ſanglante journée de Nefels, je n'ai jamais manqué de monter une fois chaque année, ſur cette montagne ; je m'apperçois cependant que celle-ci ſera la derniere ; j'y contemple, avec

joie, le champ de bataille où l'amour de la liberté nous rendit vainqueurs. Regarde de ce côté, voici par où l'armée ennemie vint à notre rencontre, des milliers de lances en rendoient la vue étincelante; plus de deux cens Cavaliers couverts d'acier ajoutoient encore à son éclat; les plumes qui ombrageoient leurs casques voltigeoient majestueusement sur leurs têtes, & la terre retentissoit du bruit & du hennissement de leurs chevaux: notre petite troupe fut bientôt rompue; nous n'étions en tout que trois ou quatre cens hommes. Les cris de victoire que poussoient nos ennemis étoient multipliés par une multitude d'échos; notre pauvre Nefels en flamme remplissoit toutes les vallées d'une fumée épaisse, & répandoit l'horreur jusques sur les montagnes. Cependant notre chef s'étoit placé au sommet d'une hauteur, précisément où nous sommes maintenant;

il étoit où vous voyez ces deux pins s'élever de l'extrêmité de ce rocher en pointe. Il me semble encore le voir entouré de Guerriers en petit nombre, mais fermes & inébranlables, tachant de rallier autour d'eux leur troupe dispersée ; sa voix ressembloit au bruit redoutable qui précéde la tempête ; tous tâchoient de se rendre auprès de lui ; on les voyoit accourir de tous côtés. Vois-tu ce torrent descendre avec impétuosité de la montagne ? Ces pierres, ces rocs, ces arbres abattus s'opposent vainement à son passage ; il entraîne & renverse tout ce qui retarde sa course, & ses eaux se réunissent au bas de la colline ; il en fut de même de tous nos soldats à la voix de leur Général ; ils frappent & culbutent les ennemis qui osent se présenter sur leur chemin. Enfin, parvenus & rangés autour d'un aussi brave Capitaine, nous fîmes un vœu que le Tout-Puissant

daigna exaucer, de vaincre ou de périr ſur la place. L'ennemi, en ordre de bataille, s'avança de nouveau pour nous renverſer; mais nous l'attaquâmes à notre tour : onze fois différentes nous fûmes à la charge, & tout autant de fois, nous nous vîmes obligés de nous réfugier dans notre dernier aſyle : enfin nous ſerrâmes nos rangs, & à la faveur de ce rocher qui nous protégeoit, nous ſoutînmes les efforts de nos ennemis, juſqu'à ce que renforcés par trente nouveaux Guerriers, nous tombâmes ſur eux avec autant d'impétuoſité qu'en auroit une montagne dans ſa chûte, ou un rocher énorme qui entraîne avec lui tout ce qui interrompt ſa courſe ; l'Infanterie, la Cavalerie ennemie, également effrayées, ſe mêlent & ſe détruiſent l'une l'autre, pour ſe ſauver plus vîte. Échauffés, devenus furieux par un combat auſſi opiniâtre, nous foulâmes aux pieds les morts & les

mourans, pour étendre plus loin le désordre & le carnage. J'étois au milieu des combattans, lorsque le cheval d'un fuyard me passa sur le corps, & me cassa la jambe. Un soldat qui se trouvoit à côté de moi, touché de mon état, me mit sur ses épaules, & m'emporta bien vîte hors du champ de bataille. Un saint solitaire étoit alors à genoux sur un rocher peu éloigné delà. Prosterné devant l'Immortel, il imploroit son secours en notre faveur; ayez soin de ce guerrier, mon pere, lui cria mon libérateur, il a combattu comme un digne enfant de la liberté. En achevant ces mots, il vola de nouveau au champ de bataille. La victoire étoit à nous, mon fils; il trouva nos gens couverts de gloire; mais beaucoup d'entre eux étoient étendus sur des monceaux d'ennemis qu'ils avoient immolés à l'amour de la Patrie; ils ressembloient au faucheur fatigué qui

repose tranquillement sur les gerbes qu'il vient d'abattre. Les soins qu'on prit de ma blessure me procurerent une prompte guérison ; mais je ne pus jamais retrouver l'homme à qui j'étois redevable de la vie ; je le cherchai partout en vain ; je fis des vœux & des pélérinages à tous les Saints pour qu'ils me le fissent connoître ; mais hélas! tous mes efforts furent inutiles ; je n'aurai jamais le bonheur de lui témoigner ma vive reconnoissance. Le jeune homme ayant écouté avec émotion le récit du vieux soldat, lui dit les larmes aux yeux : Non, mon pere, non, vous n'aurez point d'occasion de la lui témoigner, du moins dans ce monde. Juste ciel ! s'écria le vieillard, que viens-je d'entendre ! Connoîtrois-tu, mon fils, le nom de mon libérateur ?

Le Berger.

Je suis bien trompé, si ce n'étoit

mon pere ; il m'a raconté mille fois toutes les circonſtances de cette bataille, en ne ceſſant de me répéter : » Je voudrois bien ſavoir ſi celui que » j'ai emporté du combat eſt encore » en vie ? «

Le Vieillard.

O bonté céleſte ! quoi cet homme généreux étoit ton pere ?

Le Berger.

Il avoit une cicatrice à la joue gauche, qui lui étoit reſtée d'un coup de lance, mais peut-être reçut-il cette bleſſure après cette aventure.

Le Vieillard.

Non, ſon viſage étoit couvert de ſang tandis qu'il m'emportoit. O mon fils ! je te reconnois pour le mien propre.

Le Berger.

Il mourut il y a environ dix ans, &

comme il me laissa dans la pauvreté, je me vis réduit à garder les troupeaux pour gagner ma subsistance. Le vieillard l'embrassa aussi-tôt, en s'écriant, le Ciel soit béni! je puis récompenser en toi sa générosité; allons, mon fils, viens avec moi, & laisse à un autre le soin de tes chevres. Il descendirent la montagne ensemble & se rendirent à la maison du vieillard; il étoit riche en terres, en bestiaux, & avoit une fille charmante pour unique héritiere. Mon enfant, lui dit-il en entrant, voilà le fils du sauveur de ton pere; si tu peux parvenir à aimer ce jeune Berger, tu me combleras de joie, en unissant ton sort au sien, & lui donnant la main. Le jeune homme étoit aimable & bien fait; la joie & la santé brilloient sur son visage; une chevelure blonde ombrageoit son front, & une modestie ingénue tempéroit le feu de ses yeux, La jeune personne avec une réserve

pleine de douceur, demanda trois jours pour se résoudre ; mais ils lui parurent d'une longueur extrême ; elle donna la main au jeune Berger ; le pere en les unissant ne put retenir les larmes que la joie lui faisoit répandre ; recevez ma bénédiction, mes chers enfans, leur dit-il, ce jour m'a rendu le plus heureux des hommes.



HISTOIRE

D'un Cheval de Courſe.

L'ÉTÉ dernier, Hortenſe, digne mere de famille, vint avec ſes trois fils augmenter la compagnie aſſemblée dans les environs de Mancheſter, pour y voir les courſes de chevaux qui s'y font tous les ans en cette ſaiſon. La variété qu'ils remarquerent dans les diverſes contenances, la joie des uns, l'emportement des autres, la diſſipation & la folie de la plupart, fournirent un vaſte champ de réflexions pour leurs jeunes eſprits, en leur faiſant remarquer l'extravagance, les parties de jeu ruineuſes, & l'intempérance que produiſent ordinairement de pareilles fêtes. Tandis qu'ils obſervoient toutes ces différentes ſcènes de plaiſir, ils virent deux hommes galopant d'une vîteſſe extrême, ne ceſſant d'abîmer leurs chevaux

de leur fouet & de leurs éperons, pour les forcer d'aller encore plus vîte. Le jour étoit très-chaud, & un des chevaux, tout essouflé & respirant à peine, tomba aux pieds de l'aîné de ces enfans : son conducteur par son agilité se fut bientôt dégagé de ses étriers, & se relevant avec furie, se mit à battre son cheval de la maniére la plus cruelle & la plus barbare. Le pauvre animal, hors d'état de se relever, exprimoit ses tourmens à chaque coup par les cris les plus perçans & les plus plaintifs. En vain les spectateurs intercéderent en sa faveur; le tyran auquel il appartenoit, enflamé de colere & de dépit se montra inexorable; Hortense éloigna ses enfans d'un spectacle aussi révoltant & aussi pitoyable.

Lorsqu'Euphronius, le mari de cette Dame, revint au logis, sa famille s'empressa de l'entourer pour lui raconter la scène cruelle qu'elle venoit de

voir. Je connois ce cheval, leur répondit-il, il me fait la plus grande pitié; si vous voulez m'écouter, je vais vous raconter son histoire.

Le pere de cet animal étoit né dans l'Arabie heureuse, où il erroit à son gré dans les pâturages les plus fertiles, jouissant sans contrainte des délices de la liberté & des droits de la nature; il étoit à la tête d'une troupe de plus de cinq cens animaux de son espèce; secondé par l'union qui régnoit entre un aussi grand nombre, aucune bête féroce n'osoit l'attaquer: quand ses compagnons dormoient, il faisoit sentinelle pour les avertir au moindre danger; si quelqu'Arabe paroissoit, il s'avançoit hardiment vers lui, comme pour examiner sa force ou tâcher de l'intimider, alors il donnoit le signal en hennissant à haute voix; sa troupe ne manquoit pas de s'éloigner à toutes jambes & avec la vîtesse du vent. Dans

une de ces fuites il eut le malheur d'être pris dans une trappe cachée fous terre ; alors il devint une proie aifée pour les chaffeurs. Il fut conduit à Conftantinople, vendu à l'Ambaffadeur d'Angleterre en cette Cour, & amené par lui dans notre Ifle, pour y améliorer l'efpèce de fes chevaux. Le premier poulin qu'il en eut, eft le pauvre animal dont vous plaignez les fouffrances, & que je me rappelle avoir vu gai, vif, léger comme un oifeau. Il étoit nourri dans un excellent pâturage, où il galopoit à fon aife, exerçant la flexibilité de fes membres, & augmentant par fes fauts & fes gambades la force, l'agilité qu'il avoit reçue de la nature. Ainfi fe paffa la premiere période de fa vie ; mais alors commença fon état de fervitude & de mifere. Pour le rendre plus timide & plus obéiffant, on lui fit une pénible opération, qui, en diminuant fa vigueur & la fer-

meté de ſes muſcles, lui ôta toute ſa vivacité, en le privant des marques diſtinctives de ſon ſexe, de toute eſpérance d'utilité & de plaiſir. La nature lui avoit donné une queue magnifique & flottante, qui, en faiſant ſon ornement, ſervoit à le défendre des attaques continuelles des inſectes aîlés. Mais un mauvais goût, une mode ridicule en jura la perte, on en retrancha les trois quarts. Le ſang couloit à grands flots de ſa bleſſure; pour l'arrêter, on y appliqua un fer rouge & brûlant. Le haſard me fit paſſer dans le moment de l'opération; & tandis que ſes ſouffrances me perçoient le cœur, je vis le barbare qui la lui faiſoit, la ſuſpendre pour le maudir, le battre, afin de le forcer à ſupprimer ſes gémiſſemens & ſes plaintes. Quand ſa queue fut ainſi réduite à une courtereſſe ridicule, on ſongea à lui faire prendre une tournure agréable, en en formant un

éventail ; pour cet effet, on fit plusieurs incisions dans la partie supérieure ; on la tint comprimée, avec une corde au moyen d'une poulie, jusqu'à ce qu'on eût forcé les nerfs à agir contre leur nature. Alors il se trouva propre, ou pour me servir du terme, maquignonné & tourné en cheval de monture : ce fut à cette époque qu'il éprouva toutes les duretés du fouet & de l'éperon. Combien de fois ses côtes ne furent-elles point couvertes de sang, avant qu'il pût vaincre son aversion pour les ânes ? Aversion qu'il avoit sucée avec le lait. Car la nature a mis entre les ânes & les chevaux sauvages une telle antipathie, que si un de ces derniers s'avise d'entrer dans les pâturages où paissent des ânes, ils s'assemblent pour l'empêcher de se sauver, & se jettent tous sur lui, jusqu'à ce qu'ils l'aient tué. Mais pour en revenir à ce cheval, quand on l'eut bien domté, on le vendit à

ſon propriétaire actuel, qu'il ſervit avec zele, fidélité & affection pendant dix années conſécutives, étant ſon compagnon de voyage, le portant avec légereté & adreſſe dans ſes plus longues courſes, contribuant, par la ſoupleſſe de ſes mouvemens, au rétabliſſement de la ſanté de ſon maître. Deux fois même, il le ſauva par ſa vîteſſe, des mains des voleurs & des aſſaſſins. Mais maintenant il ſe fait vieux; ſes muſcles commencent à ſe roidir, l'haleine à lui manquer; & preſſé outre meſure, par un tems auſſi chaud, vous l'avez vu tomber à vos pieds excédé de fatigue. Peu d'heures après cependant ſes forces revinrent, & ſon maître le vendit à très-bas prix au Maître des Poſtes de Mancheſter. Le voilà donc devenu cheval de louage, à la merci du premier fat ou aventurier qui voudra payer pour le monter, ou l'atteler à une chaiſe de

poste, avec laquelle il le fera galoper jour & nuit, à travers différentes contrées, pour y aller acquérir ce qu'il appelle l'usage du monde, en observant les coutumes, le gouvernement, les loix, les usages de chaque différente Province. Il est clair que ce pauvre animal ne résistera pas long-tems à un aussi violent exercice; ou s'il y survit, il sera vendu pour tourner la meule dans quelque moulin; il est vrai que son service alors sera moins sévere, mais il sera continuel; le tournoiement perpétuel lui rendra la tête lourde, & dans un mois ou deux, tout au plus, il deviendra aveugle; ses maux ne se borneront pas là, on continuera de le forcer à travailler jusqu'à ce que la mort mette fin à ses souffrances.

Les fils d'Hortense furent vivement affectés de cette triste narration, & le plus jeune s'écria aussitôt avec vivacité & émotion: j'aime beaucoup mon petit

cheval ; je ne le maltraiterai jamais; quand il ſera vieux, je le laiſſerai ſe repoſer, & aurai ſoin que rien ne lui manque juſqu'à ce qu'il meure.



LES PLAISIRS
DE LA PAUVRETÉ,
Ou Aventures d'un Café de Londres.

ENTRANT un jour dans un Café pour y manger un petit pain beurré, & y prendre une bavaroise, je me trouvai par hasard placé vis-à-vis d'un homme à large face, dont le coude appuyé sur la table, la main cachée sous sa perruque, soutenoit une tête d'une grosseur énorme, dont le ronflement sonore annonçoit le profond sommeil ; tandis qu'une tasse de café brûlant, dont l'odeur lui montoit au nez, des tranches de pain grillé, une assiette de bon beurre frais s'offroient en vain à sa bouche inutilement ouverte.

De peur de me brouiller avec mon Lecteur, si je ne lui dis rondement

la vérité, je lui confesserai naïvement que, mettant la main dans mon gousset, j'y fis une certaine découverte qui me détermina à ne point demander de bavaroise. De sorte que pour tout déjeûner, je me contentai de lire la Gazette. C'est une chose bien étrange, que la nature attende toujours, pour attaquer l'homme, les momens les plus défavorables. L'appétit, par exemple, en être mal morigéné, le persécute souvent sans égard pour le tems, les lieux, les circonstances. La lecture d'un paragraphe me parut un maigre repas; j'avoue naturellement que j'eusse désiré quelque nourriture plus solide, qui contentât mieux l'animal. J'étois précisément dans cette crise, lorsque mes yeux se porterent d'eux-mêmes sur mon dormeur; voici un homme, me dis-je intérieurement, qui s'endort sur son café; s'il continue encore quelques minutes; il ne vaudra plus rien; il sera

en pure perte. Suppoſons donc que je lui rende le ſervice de le prendre avant qu'il ne ſe gâte ; je m'avançai alors involontairement vers la taſſe, lorſque le propriétaire paſſablement ſatisfait de ſon ſommeil ouvrit une paire de gros yeux encore endormis, mais tout à fait ſtupides; & appellant le Cafetier, il lui dit d'emporter ce maudit breuvage refroidit; que ſa coutume n'étoit pas de prendre la moindre choſe en s'éveillant; & payant en même tems pour ce dont il n'avoit pas joui, il ſe leva pour ſortir. De ma vie je ne déſirai plus vivement une malédiction : j'aurois voulu que celle qu'il prononçoit contre ſon café s'addreſsât à moi-même, pourvu qu'il me fût permis de de le prendre. Tandis que je faiſois cette réflexion, un petit boſſu, bancroche, tout contrefait, portant une figure judaïque, entra dans la Salle; après avoir dit un mot à mon dormeur

éveillé

éveillé, il tira de sa poche une bourse énorme, remplie d'or, & la renversa sans cérémonie sur la table. Je fus assez malheureux pour voir tout ce trésor à quatre pouces de mes doigts ; & quoiqu'il n'y en eût aucun qui ne me démangeât furieusement, je n'osai point les allonger tant soit peu pour l'atteindre ; je fus prêt à dire à cet honnête étranger, que cinq de ces guinées feroient ma fortune ; mais la honte & la connoissance du cœur humain l'emporterent sur mes besoins, sur mon appétit même. Je me contentai de me mordre les ongles de plus en plus, à mesure que l'autre, comptant son argent m'en faisoit mieux voir la somme. Quand tout fut fait, le dormeur ramassa à peu près deux cens guinées d'un air d'indifférence, fit un nœud à sa bourse, la mit dans la poche de sa veste en bâillant, dit à l'autre qu'il pouvoit retourner à ses affaires, &

croisant les bras, il recommença à dormir. Le Ciel me fasse miséricorde! je n'y pus tenir d'avantage ; réfléchissant, cependant, qu'un cœur compatissant pouvoit se trouver caché sous cette masse énorme de graisse, je demandai une feuille de papier, & y traçai ces mots.

MONSIEUR,

» La personne assise maintenant
» vis-à-vis de vous a été témoin
» de la somme considérable que vous
» venez de recevoir ; il a une femme
» qu'il chérit, plusieurs enfans à éle-
» ver, & se trouve en ce moment
» dans la situation la plus critique
» où puisse être réduit un époux &
» un pere. Je vous suis étranger,
» Monsieur, mais je suis votre sem-
» blable ; je puis avant dix minutes
» vous convaincre que je suis homme
» d'honneur, plein d'intégrité, &

» de bonne famille. Vous pouvez
» sauver un ménage entier, en vous
» privant pour peu de tems de quel-
» ques-unes de ces guinées qui vous
» sont si peu nécessaires ; je n'aurai
» pas la force de lever la vue sur
» vous à votre réveil. Vous me trou-
» verez les mains croisées sur les
» yeux, & voudrez bien m'éveiller,
» si vous m'accordez ma requête ;
» sinon n'y ajoutez pas l'humiliation
» d'un refus ; que le Ciel vous con-
» serve, Monsieur, & vous touche
» en ma faveur ! «

Je pliai ce billet, le plaçai devant lui, & regardant à travers mes doigts, je le vis enfin s'éveiller & le prendre. Il promena quelque tems ses yeux spirituels sur toute ma personne, se leva, appella le Cafetier, & lui demanda à demi-voix s'il étoit aisé aux fous de s'échapper des Petites-

Maiſons. Après cette belle ſaillie, il fit un grand éclat de rire, & ſortit en ſe tenant les côtes. Il ſeroit difficile d'exprimer ma ſituation ; je déteſtai ma folie, payai mon papier, & m'en allai tout déconcerté, fort triſte, le viſage couvert de rougeur & de honte. Grand Dieu ! m'écriai-je en m'en retournant à la maiſon, eſt-il poſſible que le cœur de l'homme ſoit auſſi inhumain ! Si celui-ci ne vouloit point m'aſſiſter, pourquoi donc m'inſulter ? Pourquoi ajouter le poids de l'indignité à celui de l'indigence ? Pourquoi s'écarter à ce point des loix de la nature ? Mais ſon cœur ſera puni de ſa dureté, & je ſaurai qu'il en porte la peine.

En tournant le coin de la rue, j'apperçus une figure femelle, portant ſur ſon dos un paquet d'allumettes, qui me fit grande pitié ; le beſoin étoit peint ſur tous ſes traits, la dou-

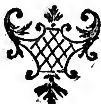
leur dans ſes yeux, le chagrin ſur ſes lèvres. Monſieur, me dit-elle d'une voix altérée, je vous aſſure que je ne ſuis point une mendiante; mais mon mari eſt trop malade pour travailler, mes enfans trop jeunes pour gagner la moindre choſe; excuſez ma hardieſſe, ſoulagez ma miſere. Un ſol ſuffira pour nous procurer du pain, dont nous manquons depuis hier.

Je n'avois que deux ſols vaillans dans le monde, mais j'avois encore à la maiſon de quoi dîner, ainſi que ma famille; je lui donnai ces deux ſols, & m'excuſai ſur la modicité de mon aumône. Cette femme, ſans me répondre, baiſſa la vue, mit la main ſur ſon cœur, s'enveloppa la tête de ſon tablier, & ſe retira.

Quelle douce ſenſation n'éprouvai-je pas après cette bonne œuvre! Dieu ſeul me la fit éprouver; Dieu ſeul eſt

capable de la rendre. Je n'entrai pas plutôt chez moi, que ma femme, ſautant à mon cou, s'écria, réjouis-toi, mon ami; le pauvre M. Jenkins vient de nous renvoyer les deux guinées que nous lui prêtâmes il y a deux ans : ainſi nous voilà pour quelque tems heureux & à notre aiſe. Nous nous mîmes à table pour dîner, & mangeâmes de tout notre cœur, car l'amour, la ſatisfaction & l'amitié étoient nos hôtes. Ne vous affligez plus, mon cher Billy, me dit ma femme après le repas; la Providence ne nous abandonnera point; elle nous a toujours tendu une main ſecourable. Le petit George eſt déjà beaucoup mieux; Sally eſt guérie de ſa fievre : j'ai maintenant plus d'ouvrage que je n'en puis commencer : on m'en a envoyé où j'eſpere gagner au-delà de ce qu'il nous faut pour vivre. Betſy fait actuellement la chanſon que vous

aimez; elle l'a apprise; elle va vous la chanter : allons, si vous voulez vous régaler d'une pinte de vin, vous verrez que vous serez content d'elle. Bannissez toute espece de chagrin, & nous serons les plus heureuses gens du monde.



L'AMANT INQUIET,

CONTE DRAMATIQUE.

BELMONT étoit un jeune homme aimable, descendant d'une famille illustre, d'une des Provinces méridionales d'Angleterre. Il étoit entré de bonne heure au service, où sa bonne conduite lui avoit attiré l'estime de ses supérieurs; mais un procès considérable empêchoit son pere de procurer à ce digne fils une somme suffisante pour son avancement dans les grades militaires; de-sorte que, malgré les belles actions qu'il avoit faites dans la derniere guerre d'Amérique, les diverses blessures qu'il y avoit reçues, ce jeune homme méritant étoit encore Lieutenant, & par la réforme qu'occasionna la paix, il se vit réduit à une pension modique.

Quoique d'un caractere naturellement doux & aimable, il ne put voir ſans chagrin les ſujets indignés que leur argent plaçoit chaque jour au deſſus de lui : la perfidie, l'ingratitude de pluſieurs de ſes amis contribuerent auſſi beaucoup à diminuer ſa philantropie, & finirent par en faire une eſpèce de miſanthrope.

Pendant tout le tems que ſon ſervice l'avoit tenu éloigné de chez lui, il avoit entretenu une fidèle correſpondance avec Miſs Clarinde Courtley, jeune perſonne de ſon voiſinage, qui ayant été élevée avec lui, lui étoit ſincèrement attachée. Le pere de Belmont étant mort peu de tems avant ſon retour, ne lui avoit laiſſé qu'une fortune de trois cens guinées de rente, chargée d'un procès conſidérable à la Chancellerie. Au lieu que Clarinde, par la mort de pluſieurs de ſes parens, ſe trouvoit la maîtreſſe d'une ſomme

de quinze mille guinées, ſans compter le bien de ſon pere. Cette augmentation de fortune n'avoit occaſionné aucun changement dans ſes ſentimens pour Belmont ; il avoit tout lieu de ſe flatter de trouver à ſon arrivée à Londres, dans ſon aimable & jeune maîtreſſe, un ample dédommagement de tous les chagrins qu'il avoit eſſuyés juſqu'alors.

Clarinde paſſoit ordinairement les hivers chez Lady Woodwille ſa tante, qui étoit une veuve très-riche, d'un certain âge, qui faiſoit une dépenſe conſidérable, & recevoit chez elle la meilleure compagnie de Londres. Le luxe & la diſſipation de cette Dame avoient fait une telle impreſſion ſur l'eſprit volatil de Clarinde, qu'elle ne tarda pas à adopter toutes les modes & les folies du jour, ce qui, comme de coutume, lui procura une foule d'adorateurs, & finit par la rendre la

plus franche coquette de cette grande ville.

Ce fut dans ce moment, & dans ces circonſtances peu favorables, que ſon amant revint en ville. Il accourut chez ſa tante pour la voir, & lui renouveler ſon attachement. Il n'étoit cependant pas tellement aveuglé par ſa paſſion, qu'il ne vît clairement, avec autant de ſurpriſe que de regret, le changement qui s'étoit fait dans la conduite de ſa maîtreſſe. Mais ſi ſes mœurs y avoient perdu, ſa figure étoit conſidérablement embellie; auſſi ſentit-il autant augmenter ſa paſſion que diminuer ſon eſtime.

Dans le cours des viſites qu'il lui rendit, il ſe lia d'amitié avec un jeune homme fort riche, plein d'honneur & de probité, nommé Mildmay, qui faiſoit ſa cour à Miſs Mordaunt, fille aimable, remplie d'eſprit, qui étoit venue paſſer quelque tems chez Lady

Woodwille. Mildmay qui avoit beaucoup de jugement, ne tarda pas à s'appercevoir du mérite de Belmont; il eut pitié de sa situation, & entreprit d'écarter les nuages qui obscurcissoient son esprit & sa tranquillité.

De tous les fats qui assiégeoient continuellement la maison de Lady Woodwille, le plus remarquable étoit Sir Peter Plausible, homme pétri de vanité, d'impertinence & d'affectation : mais sa parure recherchée, ses petits soins, ses attentions pour le beau sexe, effaçoient aux yeux des jeunes personnes tous ses défauts; de sorte qu'il en étoit devenu le favori, & qu'elles le consultoient comme leur oracle.

Belmont étoit obligé de se faire la plus grande violence pour en agir honnêtement avec ce fat & tous ses pareils, dont le babil insignifiant le désoloit sans cesse. Clarinde qui s'en

apperçut se détermina, en franche coquette, à l'inquiéter en redoublant d'égards pour ces êtres méprisables, pour qui elle lui voyoit une si forte répugnance. Ce procédé acheva d'accabler le pauvre Belmont ; il résolut de la quitter ; mais chaque instant lui prouvoit combien il étoit peu propre à exécuter une résolution aussi violente. Une autre circonstance qui arriva en ce tems, ne servit pas peu à redoubler son inquiétude. Lady Woodwille frappée de la passion constante de ce jeune homme pour sa niece, conçut pour lui une telle estime, qu'elle devint insensiblement sa rivale ; elle fit ensorte que Belmont s'apperçût de sa prévention en sa faveur, & saisît toutes les occasions qui se présenterent de lui déclarer son amour, avec si peu de ménagement & de délicatesse, que toutes ses sollicitations ne servirent qu'à le

dégoûter de plus en plus de toutes ses avances.

Enfin, après une infinité de combats, d'incertitudes & de chagrins, il prit le parti de s'expliquer avec Clarinde sur le changement qu'il remarquoit dans sa conduite & dans son caractere. Il lui dit que si sa complaisance étoit moins générale, on l'en estimeroit davantage; que quoiqu'elle lui eût fait plusieurs fois l'aveu de ses sentimens pour lui, il ne pouvoit se persuader qu'il fût le seul qui eût part à ses bonnes graces; qu'il étoit presque sûr qu'elle en avoit dit autant à tous ceux qui étoient sans cesse autour d'elle; que la maniere dont elle les recevoit suffisoit pour rendre jaloux l'homme le plus froid du monde; qu'il ne pouvoit concevoir ce goût de préférence qu'elle affectoit pour un fat consommé, pour l'insipide Sir Peter Plausible.

Clarinde après l'avoir écouté en riant, le railla avec gaîté & enjouement, sur sa jalousie, ses soupçons mal fondés; l'assura que Sir Peter étoit pour elle un objet d'aversion & de mépris. Elle lui dit que son caractere sombre & chagrin lui faisoit voir les choses sous un mauvais point de vue; que la civilité seule avoit part aux égards qu'elle témoignoit aux cavaliers qui lui faisoient la cour; qu'ainsi toutes ses inquiétudes & sa jalousie étoient idéales & fantastiques. Belmont confus, humilié, lui baisa la main, lui demanda mille fois pardon des doutes qu'il avoit osé concevoir de sa fidélité, & lui promit de ne jamais plus écouter ses soupçons par la suite. Lady Woodwille, que sa rivalité rendoit fort attentive à toutes les démarches de sa niece, trouva moyen, le lendemain de cette entrevue, de se saisir d'une lettre de Cla-

rinde à Sir Peter, dans laquelle le caractere misanthrope de Belmont, étoit outré & tourné en ridicule; elle en faisoit un monstre de barbarie & de brutalité : la tante enchantée de cette belle épître, se flatta d'en tirer bon parti, & de convaincre Belmont de la perfidie de sa maîtresse. Elle saisit adroitement le moment de l'informer de ce qu'elle désiroit tant lui faire savoir; elle s'excusa d'abord de l'obligation pénible où elle se trouvoit de lui déclarer qu'on en agissoit mal à son égard; qu'elle ne pouvoit le voir plus long-tems la dupe d'une personne qui se jouoit si indignement d'une passion comme la sienne; que s'il vouloit en avoir une preuve indubitable, il n'avoit qu'à lire cette lettre; elle lui serra la main en la lui remettant, & ajouta à demi-voix, que s'il avoit le courage de changer d'objet, elle pourroit peut-

être lui offrir de quoi se consoler de la perte de son infidèle.

Belmont trop agité pour pouvoir lui répondre, la quitta brusquement, & courut trouver son ami Mildmay, qu'il informa du mystere fatal qu'on venoit de lui découvrir. Il s'emporta contre les femmes; & dans son enthousiasme extravagant, les maudit toutes, les accusa de fourberie, de méchanceté, se plaignit de ce que le peu qui en restoit de raisonnables ne condamnât pas hautement une chose qui faisoit honte à leur sexe. Il protesta qu'il n'avoit jamais trouvé que mauvaise foi, injustice, ingratitude dans le monde; qu'il étoit résolu de se sauver dans un lieu inhabité, où il fuiroit l'approche de tout ce qui auroit une figure humaine. Mildmay fit tout ce qu'il put pour lui persuader qu'on avoit eu intérêt de l'abuser, & pour l'engager à s'en expliquer avec sa

maîtresse. Enfin il le persuada : mais il protesta avant d'y aller que rien n'étoit capable de l'empêcher de rompre avec elle ; qu'il étoit las de lui servir de jouet, & d'être son propre bourreau pour un objet aussi indigne de sa tendresse. Aussi-tôt qu'il la vit, il ne put modérer ses transports ; il s'emporta, & lui fit mille reproches. Clarinde, avec la plus grande dissimulation, feignoit de partager son chagrin ; elle le conjura de lui en expliquer la cause ; il le fit avec aussi peu de réserve que de ménagement ; mais il fut très-étonné de la voir essuyer ses reproches, & regarder la lettre d'un air de complaisance : elle n'eut pas grande peine à lui persuader que ce n'étoit qu'une lettre supposée par quelqu'un qui avoit intérêt de lui nuire, & de détruire la bonne opinion qu'il avoit toujours conservée d'elle. Son cœur le portoit à croire ce que

lui difoit fa maîtreffe, mais fon jugement s'oppofoit à fon inclination. Clarinde, voyant fon embarras, prit un air plus férieux, & lui dit qu'il ne méritoit pas l'amour qu'elle avoit pour lui ; qu'elle voudroit favoir le motif qui la porteroit à feindre, fi fon cœur panchoit vraiment pour un autre. Elle fe reprocha, d'un air attendri, fa foibleffe de conferver de tendres fentimens pour un homme qui les méritoit fi peu, fe reprochant de n'avoir pas accordé fon eftime à un autre qui en fût plus digne.

Ces exclamations adroites acheverent de lui tourner la tête. Il fit mille apologies de fon trop de fenfibilité; il lui jura follement qu'il eût voulu la trouver fans naiffance ni fortune, pour pouvoir lui faire le facrifice défintéreffé de fon cœur, de fa main, & réparer les injures du fort, en lui prouvant qu'elle ne devoit fon amour

qu'à ſon mérite perſonnel. Enfin pour terminer en deux mots ce dialogue amoureux, il ſuffit de dire qu'ils ſe quitterent plus ſatisfaits que jamais l'un de l'autre ; & comme le mariage de Mildmay avec Miſs Mordaunt, devoit ſe faire ſous peu de jours, Belmont ſe flatta intérieurement d'engager ſa maîtreſſe à lui donner la main en même tems.

Il étoit enfin parvenu à jouir d'un moment de tranquillité, lorſqu'il apprit que ſon procès, qui avoit dormi juſqu'alors, étoit à la veille d'être jugé. Il attendoit ce moment depuis long-tems avec impatience. La juſtice de ſa cauſe lui en ayant toujours fait regarder le ſuccès comme infaillible. Mais il trouva qu'il avoit compté ſans ſon hôte ; car d'après les chicanes des Avocats, la mauvaiſe foi des témoins de ſon adverſaire, il eut la mortification d'apprendre que les Ju-

ges avoient prononcé contre lui, & qu'il l'avoit perdu de fond en comble. Il étoit peu préparé à ce nouveau contre-tems, qui le menaçoit de le réduire à la misere. Comme il entroit dans le parc pour y méditer sur le parti qui lui restoit à prendre, il rencontra inopinément Lady Woodwille, qui après un léger compliment sur la perte de son procès, lui demanda s'il étoit invité aux nôces de sa niece avec Sir Peter Plausible; que le mariage devoit se faire le lendemain. Belmont n'eut pas la force de répondre à cette demande; il n'étoit pas encore revenu de sa surprise, lorsque le Baronnet & sa future vinrent joindre Lady Woodwille. Le pauvre amant délaissé put à peine soutenir un évènement aussi peu prévu; mais sa tristesse fit place à son ressentiment, quand il vit son rival conduire ces Dames à leur voiture, y monter avec elles, & partir

en faisant un grand éclat de rire. Il courut aussi-tôt au café St. James, y demanda plume & encre, & envoya un cartel au Baronnet, pour lui demander raison de toutes ses insultes. Il venoit à peine de l'envoyer, lorsqu'il reçut un billet de Mildmay, qui le prioit de se rendre sur le champ chez Lady Woodwille, où il l'attendoit, pour lui communiquer des choses de la plus grande importance. Mais Belmont ayant fait serment de ne jamais remettre les pieds dans cette maison, il fit à son ami la réponse suivante.

» Je suis fâché, mon cher ami, » de ne pouvoir me rendre dans l'en» droit où vous m'attendez, un évè» nement imprévu m'oblige de quitter » Londres sans le moindre délai : je » ne vous reverrai probablement ja» mais. Puissiez-vous être heureux

» avec votre aimable compagne !
» Adieu. Trahi de tous côtés, acca» blé de perfidies, d'injustices, blessé
» dans ce que mon cœur a de plus
» cher, je fuis une ville où le vice
» triomphe, pour chercher un coin
» dans le monde, où l'honneur ne
» soit point un crime.

BELMONT.

Cette réponse étoit à peine partie, qu'un domestique de Sir Peter vint lui dire que son maître l'attendoit dans une taverne voisine. Belmont s'y rendit aussi-tôt ; il y apprit en entrant que le Baronnet venoit d'en sortir pour une affaire pressée, mais qu'il ne tarderoit pas à revenir. Il se fit apporter une bouteille de claret pour se désennuyer : mais après l'avoir attendu un tems considérable, il commença à s'impatienter ; il sonna pour en avoir des nouvelles. La porte de l'appartement voisin s'ouvrit alors

tout à coup, & il fut fort étonné de voir paroître Mildmay, Miſs Mordaunt & Clarinde, qui entrerent à la fois dans la chambre.

Je vous amene ici, mon cher, lui dit Mildmay, non Sir Peter Plauſible, le pauvre homme eſt trop effrayé pour paroître devant vous, mais un adverſaire bien plus formidable, qui vient pour vous donner ſatisfaction de toutes les injures que vous avez eſſuyées de ſa part.

C'eſt vraiment mon deſſein, interrompit Clarinde, s'il n'eſt pas trop tard pour que vous vouliez vous en contenter. Si vous pouvez, mon cher Belmont, oublier toutes mes folies, & me pardonner les moyens que j'ai employés pour vous guérir d'une jalouſie trop aiſée à alarmer, ma fortune & ma main ſont à votre ſervice ; & pour mieux vous prouver combien je ſuis revenue de mes indiſcrétions.

diſcrétions, que vous ne devez attribuer qu'au penchant inconſidéré d'une jeune perſonne pour des uſages & des modes, qui maintenant lui paroiſſent ridicules; je ſuis prête à vous ſuivre par tout, même à la campagne, ſi vous voulez renoncer au monde. Belmont, à ces mots, pût à peine en croire ſes oreilles; mais le témoignage de ſon ami, celui de Miſs Mordaunt, le convainquirent du changement de ſa maîtreſſe; d'ailleurs, elle le lui prouva encore mieux le jour ſuivant, en lui donnant la main, & conſentant à célébrer leur mariage avec celui de leurs amis. Auſſi-tôt qu'ils furent mariés, elle fut la première à l'engager à partir pour la campagne, où le ciel bénit leur union, par une heureuſe fécondité, par la paix, le bonheur, la félicité dont ils jouiſſent. Exemple frappant, que l'état conjugal, quand il eſt la ſuite d'un atta-

chement mutuel & désintéressé, est le meilleur remède contre la misanthropie des hommes, & la coquetterie des femmes.



LE VILLAGEOIS HEUREUX.

Conte Moral.

ADRASTE étoit un homme d'un grand ſavoir, & d'une érudition profonde. Son goût décidé pour l'étude & la philoſophie lui avoit fait choiſir le ſéjour de la campagne, afin de s'y livrer plus à ſon aiſe aux douceurs de la contemplation & de la ſolitude; mais, quoique ſavant & plein d'eſprit, il n'en étoit pas moins indulgent pour les autres, de ſorte qu'il étoit nommé par tout le Philoſophe bienfaiſant.

Ce philoſophe ſe trouvoit avoir un fermier, qui, quoiqu'il n'occupât qu'une petite ferme, qu'il eût une famille nombreuſe, ſans autre revenu que ſon travail, paſſoit cependant

pour l'homme le plus heureux, le plus content de toute sa province. Sa chaumière étoit petite, mais d'une propreté qui en faisoit l'ornement: la droiture & la frugalité étoient les seuls soutiens de cette famille respectable. Tous les événemens, toutes les saisons, le chaud, le froid, la sécheresse, l'orage n'étoient point capables d'altérer la tranquillité de ce bon Villageois; son esprit industrieux savoit tirer avantage du bien, & réparer les pertes que lui occasionnoient de fâcheuses circonstances. Aucun chagrin ne prenoit sur sa gaité, & la prospérité ne lui inspiroit que reconnoissance. Il occupoit déjà cette ferme, quand Adraste fit l'acquisition d'une terre considérable dont elle faisoit partie. Il n'avoit jamais manqué d'en payer exactement le loyer, & n'avoit pas encore eu la moindre difficulté avec qui que ce fût de son village. Son tra-

vail étoit allégé par la douce eſpérance qu'il avoit de procurer le bonheur de ſes enfans; ſes occupations journalières, en entretenant ſa ſanté, lui faiſoient naître mille réflexions agréables, & le garantiſſoient des atteintes de la corruption & des vices de ſes ſemblables. Il avoit ſouvent réuni les eſprits diviſés, raccommodé maintes petites querelles de famille, arrangé des différens entre ſes voiſins, &, dans le tems qu'il étoit marguillier, inventé pluſieurs projets avantageux pour le bien-être des pauvres; enfin, ce qui eſt encore plus ſurprenant, il n'avoit jamais envié ni jalouſé la fortune & l'élévation des autres. — Ses vertus naturelles & ſans prétention, n'en étant pas pour cela moins effectives, lui avoient acquis une telle réputation dans tout ſon canton, qu'on le nommoit par tout l'heureux Villageois, & qu'on diſoit de lui, qu'il étoit riche

ſans richeſſe. — Notre Philoſophe, en entendant parler ainſi de tous côtés, voulut voir par lui-même s'il étoit digne de ces éloges. Quoiqu'il demeurât dans ſes environs, il ne le connoiſſoit pas; ſes occupations ſérieuſes, ſa vie ſédentaire & appliquée ne lui avoient guères laiſſé le temps de voir ſes Fermiers, qu'il renvoyoit ordinairement à celui qui étoit chargé de ſa recette. Mais un homme du caractère de notre Villageois étoit un objet trop important pour échapper à la curioſité d'un philoſophe. Auſſi conſacra-t-il une après-dînée à cette découverte. Il arriva chez lui, un peu après le coucher du ſoleil, au moment où la nuit commençoit à répandre un voile ſur les beautés innombrables de la nature. Le Fermier, qui ſe nommoit Mathieu Culture, étoit aſſis à la porte de ſa petite maiſon, entouré de ſes enfans, fumant tranquillement la

pipe; sa femme, accroupie auprès du feu, lui préparoit un souper salutaire & simple. Le Fermier, qui reconnut son maître, se leva aussi-tôt par respect, & lui présenta le siège le plus propre qu'il y eût dans sa chaumière. Vous me trouvez ici, Mylord, lui dit-il, dans un poste assez petit, mais très-agréable : Je l'occupe depuis ma jeunesse; &, si votre Grandeur juge à-propos de renouveller mon bail qui finit cette année, il y a grande apparence que je terminerai ma vie à votre service ; si vous êtes content de votre fermier, pour lui, il n'a qu'à se louer de son maître : votre argent sera toujours prêt au bout de l'année, & il ne vous donnera jamais le moindre sujet de plainte. Adraste lui ayant demandé son bail, lui dit de lui apporter plume & encre, afin qu'il le lui continuât de sa main. Oh! pour ce qui est d'encre ou de plume, répondit le fermier, vous

n'en trouverez point ici, n'en ayant jamais fait uſage; d'ailleurs, comme je ne ſais ni lire ni écrire, ils me feroient tout-à-fait inutiles; ſi cependant votre Grandeur veut en avoir, je puis en faire acheter à la boutique, ou, ſi elle n'a pas le temps d'attendre, j'enverrai un de mes fils au poulalier, je vois notre coq qui y rentre, il lui arrachera une plume. Non, non, cela n'eſt pas néceſſaire, reprit Adraſte, je vous ferai bail une autrefois. Mais, eſt-il poſſible que vous n'ayez jamais lu aucun livre? Je vous croyois fort inſtruit; j'imaginois que vous aviez puiſé votre induſtrie, vos ſoins économiques & paternels, dans les écrits de nos meilleurs Philoſophes. Non, Monſieur, en vérité, je connois à peine mes lettres. Mon père n'eut jamais moyen de me donner beaucoup d'éducation, & depuis, je n'ai plus eu le temps, ni l'occaſion de m'appliquer à

l'étude. La nature & l'ufage de mes fens ont été mes feuls maîtres, &, fi je fuis parvenu à vivre honnêtement jufqu'à l'âge de foixante ans, à élever décemment & vertueufement ma famille, ce n'eft qu'à eux feuls, après Dieu, à qui je le dois. Mes occupations d'Agriculteur m'ont fourni mille inftructions très-utiles. Le bétail nombreux dont vous voyez ma cour remplie, en fructifiant fous mes yeux, m'a donné plus d'une leçon avantageufe. J'ai, au bout de ce jardin, plufieurs ruches remplies de petits animaux induftrieux, qui m'ont appris à rougir de l'état de fainéantife; la conféquence que j'en ai tirée, eft que celui qui ne travaille point, ne doit point manger; auffi n'ai-je jamais voulu me mettre à table que je n'euffe gagné mon dîner. L'exemple des fourmis eft un fecond éguillon qui m'y engage; quand je vois ces pauvres

petits animaux travailler ſans relâche pour ſe procurer leur ſubſiſtance, je m'appuye ſur ma béche pour les examiner, & apprendre à les imiter; mais je n'oſe m'y arrêter long temps, de peur qu'ils ne me reprochent de m'occuper des affaires des autres, & de négliger les miennes. J'ai de plus un vieux chien, ſauf votre reſpect, Mylord; attendez, vous allez le voir. Viens ici, Fidèle; où eſt-tu donc? — Ah, le voici. Regardez bien ce vieil animal; il a gardé ſoigneuſement ma maiſon la nuit & le jour, juſqu'à ce qu'il ne lui reſtât plus une ſeule dent dans la gueule. Il a fait pour moi ce que j'aurois voulu faire à mon tour pour Thomas Bon-cœur, que j'ai toujours aimé beaucoup, parce que, n'étant pas plus haut que ma jambe, & me trouvant dans un grand embarras, il m'a rendu un ſervice eſſentiel que je n'oublierai de ma vie. Tout homme qui

n'a pas de reconnoiſſance, Mylord, ne mérite pas de vivre. Il ſeroit à déſirer qu'il n'y eût jamais dans le monde de gens de ce caractère. Quiconque n'y veut point faire du bien n'a pas beſoin d'y être. Quant à mes devoirs d'époux, mes pigeons m'en donnent tous les jours l'exemple. Ils vivent en paix, ils s'amuſent & ſe careſſent à tout moment en ma préſence. Auſſi, voilà quarante-ſix ans que j'ai épouſé cette bonne vieille ménagère, ſans avoir pu jamais comprendre le plaiſir que tous ces gros Seigneurs trouvent dans l'inconſtance; car je goûte une ſi grande félicité dans mon ménage, que je n'envie aucunement celle des autres, je ne connois point de récompenſe qui ſoit plus à mon gré, qu'un ſimple ſourire de cette bonnête femme. Pour ce qui eſt de l'amour paternel, que j'ai pour ces chères petites créatures qui m'en-

tourent, je n'ai besoin d'autre exemple que de celui de tous les animaux qui respirent. Le roitelet qui fait son nid sous mon toit, la jument qui paît dans ma prairie, la truie qui habite mon étable, m'apprennent à l'envie, par les soins qu'ils prennent de leurs petits, ceux que mes enfans ont droit d'attendre de leur père. Ainsi vous voyez que les animaux de ma basse-cour & les oiseaux du ciel sont plus éloquens pour mon instruction que tous vos livres. Le bon homme, un peu fatigué de son discours, fit alors une pause, & dit à sa fille aînée d'aller lui tirer une peinte de sa meilleure bierre. Adraste fut très-étonné de la simplicité de ses mœurs, de la solidité de son jugement & de la justesse de ses remarques. Fermier, lui dit-il, vous m'avez occasionné autant d'embarras que de plaisir. J'étois venu à dessein de vous faire quelque avantage,

tage, & votre discours m'a prouvé qu'il ne me reste rien à vous offrir. Qu'ai-je moi-même que vous n'ayez, si ce n'est plus d'argent? Mais vous m'avez paru si content du peu que vous possédez, que vous en donner davantage seroit peut-être déranger votre plan économique. Vous êtes vraiment un villageois heureux, le philosophe de la nature, sans commenter les différens systêmes du bonheur, sans parcourir les *in-folio* énormes & nombreux qui en traitent. Donnez-moi cependant votre bail, que je le mette en poche, ou plutôt, je crois qu'il vaut mieux que je le déchire. Comment, interrompit le vieillard allarmé, vous voulez déchirer mon bail au lieu de me le renouveller! Ma franchise & mon bonheur auroient-ils pu vous déplaire?

Qu'importe, Maître Culture, reprit Adraste, je veux le déchirer, parce

que vous n'en aurez plus besoin par la suite. Le peu de terres qui par votre industrie vous a fait vivre jusqu'à ce jour, sera désormais votre patrimoine & celui de vos enfans; je vous en accorde l'entière propriété dès cet instant. Venez demain chez moi, & je vous en passerai l'acte. Regardez-moi par la suite comme votre ami, & non plus comme votre maître. Ma maison, mon jardin vous sont ouverts; vous trouverez, quand vous le voudrez, votre couvert à ma table; je vous y invite aussi souvent que vos occupations & les soins de votre famille pourront vous le permettre. Je veux apprendre de vous ces leçons de sagesse, ces jouissances que toute la philosophie scholastique & les écrits des savans ne sauroient nous procurer en toute notre vie. Je veux vous ressembler, être à mon tour un philosophe heureux, un homme satisfait

de soi-même. Le Fermier alloit se jetter aux pieds de son maître pour lui témoigner sa reconnoissance, mais Adraste l'en empêcha ; levez-vous, mon ami, lui dit-il, toute l'obligation est de mon côté ; je suis ici le seul qui gagne. Pour quelques arpens de terre, dont je n'avois aucun besoin, vous m'avez inspiré des sentimens, enseigné des maximes qui valent mieux que tout l'or du monde.

Depuis ce moment, Adraste & le Fermier devinrent inséparables : bel exemple pour vous, maîtres & serviteurs, tâchez d'en faire votre profit, & de vous former sur d'aussi bons modèles.

Fin du Villageois heureux.



BIBLIOTHÉQUE ANGLAISE.

LAURE ET AUGUSTE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE TRENTE-HUITIEME.

Londres.

Miſtris MONTAGUE *à Miſs* BING.

C'EST avec répugnance, ma chère Cecile, que je reprends notre commerce épiſtolaire, car je n'ai plus que des choſes affligeantes à vous écrire: un triſte récit, des malheurs continuels ſont les ſeuls amuſemens que puiſſe vous

procurer ma plume; mais vous avez exigé un journal exact de ma vie; quelque pénible qu'en soit la continuation, je la dois à l'amitié, qui me demande compte de mes infortunes.

Je crois pouvoir dire avec vérité, que jamais personne ne fut témoin d'un spectacle plus terrible & plus effrayant que celui qui s'est passé sous mes yeux, j'ai essuyé un assaut si violent, que mes forces sont presque totalement épuisées. Je crains bien de m'en ressentir toute la vie.

Vous verrez par cette lettre, que me voici de nouveau habitante de Londres. Nous partîmes de la Martinique le quinze de Septembre, nous eûmes le vent bon jusqu'au dix-neuf, que nous essuyâmes un orage. La foudre tomba sur notre vaisseau, renversa & blessa plusieurs matelots, qui eurent à peine la force de se relever; heureusement aucun d'eux n'en mou-

rut. Comment vous peindre mon effroi en ce moment d'horreur ? Montague à genoux à mon côté, foutenoit mon corps chancelant, tâchoit de me raffurer ; la petite Cecile, tremblante, pendue à mon col, me ferroit de toute fa force, & pouffoit des cris qui me perçoient le cœur. Ma fidèle Jenny auffi profternée à deux genoux, imploroit le fecours de la Providence. Auffi tôt qu'il fut poffible de nous diftinguer l'un l'autre à travers les nuages obfcurs qui nous enveloppoient, le Capitaine fit vifiter le vaiffeau, pour voir fi le feu célefte n'y avoit laiffé aucune trace. Nous n'étions pas encore revenus de notre frayeur, qu'une odeur fulphureufe nous annonça le malheur que nous redoutions ; une fumée noire & épaiffe fe répandit par tout, & augmenta à vue d'œil. L'équipage cria à l'eau, on en verfa de tous côtés une quantité prodigieufe. La fumée

cependant redoubloit toujours; le Capitaine inquiet, ordonna de jetter à la mer tout le rhum & de se hâter bien vîte. Quoique remplie d'effroi, je ranimai mon courage, par l'idée consolante que je partagerois le sort de mon Auguste, & que je ne laisserois pas ma petite fille sans défense dans cette vallée de misère. Je pardonnai à mon père tous mes malheurs; j'offris mes vœux en sa faveur au Tout-Puissant, que je conjurai de le combler de bénédictions; ainsi que ma mère. Ma chère Cecile ne fut pas oubliée non-plus dans mes prières. Je tâchai de calmer mon époux, qui se reprochoit mes infortunes. Enfin le Capitaine descendit dans notre chambre, & nous dit, que si nous voulions nous sauver, il falloit nous hâter de le suivre. Nous trouvâmes qu'il avoit fait mettre deux chaloupes en mer, mais tout le monde s'y jettant avec précipitation & à corps

perdu, elles coulèrent à fond à l'instant même. Cependant on perçoit le vaiſſeau de tout côté, pour que l'eau y entrât plus facilement; mais tous ces efforts furent inutiles. Les horreurs d'une nuit ténébreuſe, jointes à celle d'une mort terrible & inévitable, ſembloient donner de l'activité aux flammes qui nous entouroient de toutes parts: le feu ayant enfin gagné la grande chaloupe, nous priva de notre dernière reſſource. Le progrès de l'incendie étoit très-vif; le grand mat ne tarda pas à tomber à demi-conſumé; toute la poupe du vaiſſeau étoit enflammée; l'équipage & les paſſagers ſe ſerroient l'un contre l'autre; dans le peu d'eſpace qui reſtoit, il n'y avoit plus à délibérer, il falloit ou périr dans le feu, ou ſe jetter à la mer, avec la foible eſpérance de ſe ſauver aux moyens des débris du vaiſſeau qui flottoient à l'entour. Enfin, entre mi-

nuit & une heure, les flammes nous atteignirent, il s'éléva un cris général de *sauve qui peut*, que *chacun songe à soi-même.* Je tenois mon enfant serré contre mon sein, la peur me donna des forces; Montague me prit dans ses bras, & se sauvant de cordage en cordage, à mesure qu'il s'éloignoit du feu, s'approchoit d'un autre élément non moins terrible. Nous saisîmes quelques morceaux de mats flottans, quelques planches & cordages, dont nous composâmes une espèce de radeau; le brave & digne Capitaine, qui nous aida avec quelques uns de ses gens, avoit eu soin de sauver ma fidèle Jenny. Plusieurs matelots nous joignirent, & au moment où l'aurore commença à nous éclairer, nous comptâmes trente-cinq personnes réunies, y compris ma petite famille. Nous passâmes deux jours entiers dans cette terrible situation, sans

nourriture, à la merci des vagues. Enfin il plut à la Providence de nous sauver au nombre de dix-neuf, tous les autres étant morts de fatigue. Nous-mêmes qui restions, regardions cette nuit comme la dernière de notre existance. Plusieurs avoient déjà perdu la tête au point de demander au Capitaine, qui seroit celui qui seroit tué le premier pour servir de nourriture aux autres. J'avois heureusement plusieurs biscuits dans ma poche, que je machois d'abord pour les attendrir avant les donner à ma petite, ce que je faisois en cachette, sans que personne autre que mon époux put s'en appercevoir; ce fut ce qui nous conserva cette innocente créature. La voix & les forces commençoient à m'abandonner, & Jenny étoit dans une semblable situation, lorsque quelques uns de nos gens découvrirent à la clarté de la lune, un petit vaisseau qui ne

nous appercevoit pas. Ils crièrent de toute leur force sans pouvoir s'en faire entendre. Deux de nos matelots quittant aussi-tôt notre radeau, essayèrent de joindre le vaisseau à la nage; mais ne s'en trouvant pas la force, ils prirent une vergue de perroquet, & se mettant à chevalet dessus, ils ramèrent avec leurs mains, & parvinrent jusqu'au vaisseau, qui étoit Anglois; ils y trouvèrent des gens assez humains pour leur donner tous les secours imaginables. Le Capitaine fit mettre sur le champ sa chaloupe à la mer, elle nous joignit sur les neuf heures du matin & nous conduisit à bord du vaisseau, où nous fûmes reçus avec toute l'humanité possible; nous étions encore dix neuf: on nous offrit la nourriture la plus convenable à notre foiblesse, mais nous ne pûmes avaler que quelques gouttes de liquide. On nous donna de bons lits, & on eut tant de

foins de nous, qu'à la réferve d'un feul, on nous rappella à la vie. Un vent favorable nous conduifit enfin en Europe. Mais hélas! en quelle fituation, fans vêtemens, fans argent, fans amis, fans connoiffances. Le Capitaine White nous offrit généreufement ce qu'il poffédoit. Mon mari lui demanda dix guinées, qu'il lui prêta à l'heure même. Nous débarquâmes à Gravefend, & prîmes un petit logement au fecond, dans une rue étroite près de *Mary-le-Bonne*. Il confiftoit en deux chambres, dont une nous fervoit de falle, de cuifine, de chambre à coucher pour Jenny; l'autre étoit occupée par Montague, ma petite, & votre fervante.

Mon mari écrivit au Capitaine York fon ami, qui heureufement reçut fa lettre, au moment, où il s'embarquoit pour Gibraltar, où eft fon Régiment. Il eut la générofité de nous

envoyer trente guinées ; Montague voulut aussi-tôt rendre au Capitaine White les dix qu'il lui avoit prètées, mais il les refusa noblement, jusqu'à ce que nous fussions dans des circonstances plus favorables. Ce brave marin vient souvent nous voir dans notre humble habitation, il ne cesse d'engager mon mari à l'employer dans toutes les occasions où il pourra lui rendre service.

Au moment où je vous écris, il vient de me passer un nouveau projet par la tête ; mon inéxorable père n'a point encore vu ma charmante petite Cecile, je vais faire un nouvel effort par son moyen, pour l'émouvoir en faveur de mes tristes infortunes. O ma chère amie! avec quel délice inexprimable ne procurerois-je pas à mon Auguste cette fortune immense pour laquelle j'étois née. Oui, je puis encore atteindre au bonheur. La com-

paſſion de mon père peut ſauver mon époux de la fureur des amis de Boſwell, qui ne reſpirent que vengeance, s'ils parviennent à découvrir ſa retraite. J'eſpere que la Providence nous rendra le plus précieux de ſes dons, cette paix douce & paiſible dont nous ſommes privés. Qu'elle vous la conſerve à vous même, ce ſont les vœux de votre &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE TRENTE-NEUVIEME

Londres.

Miftris MONTAGUE à Mifs BING.

O ! ma Cecile, compagne aimable de mes jours plus heureux, laiffe couler une larme de compaffion fur le refus cruel que vient d'effuyer ton amie. Toutes mes efpérances flatteufes font maintenant détruites. Rien n'a été capable d'attendrir mon père. Hélas ! pourquoi Montague m'a t-il vue, fans moi il n'eut jamais connu la misère qui l'accable. Il n'eut jamais été .... Mais ma douleur eft trop vive, il faut que je quitte un moment la plume.

Me voici un peu plus calme, je vais vous raconter les circonftances de ma tentative infructueufe. Je vous ai mandé par ma dernière, que je me

flattois de réveiller l'amour paternel, que mon projet étoit de me jetter aux genoux de mon père, & de tâcher de l'émouvoir en faveur de ma petite fille. Je saisis en conséquence le premier instant où je me trouvai seule, & prenant ma Cecile dans mes bras, je dirigeai mes pas vers la maison de mon père, qui demeuroit rue *Harley*, j'y arrivai, en tremblant de la réception à laquelle je devois m'attendre. A peine pouvois-je me soutenir en montant les degrés de sa porte : je restai quatre à cinq minutes appuyée sur la rampe. Enfin je rappellai mon courage, & frappai doucement; un domestique vint m'ouvrir, je lui demandai si M. Levison étoit chez lui, il me répondit qu'oui : je le priai de me donner un verre d'eau, & le conjurai de dire à son maître qu'une étrangère demandoit à lui parler. Un instant après, je l'entendis venir lui-même. Il entra

& treſſaillit en me voyant Ah ! ah! me dit-il , qui vous a donné la hardieſſe de vous préſenter devant moi, fille ingrate ? O mon père! intérompis-je, en me jettant à ſes pieds, ne me regardez pas avec courroux, ayez pitié de votre infortunée Laure! Retirez-vous, reprit-il, retournez d'où vous venez; celui de vos amis qui vous a engagée à cette démarche , vous a mal conſeillée. Qu'oſez-vous attendre de moi davantage ? Hélas! repartis-je, il me reſte bien peu de choſes à eſpérer, ſi je ſuccombe dans cette dernière tentative, ſur le cœur compatiſſant d'un père: O mon enfant! tâche par tes petits bras étendus, par ton ſourire innocent, d'émouvoir dans ſon ame les derniers reſſors de la nature, qu'ils lui rappellent la jeuneſſe de ſa propre fille. O mon père! ſi vous attendez le pardon de vos fautes,

dans une region plus parfaite, pardonnez les miennes, & le ciel se laissera fléchir à son tour en votre faveur. La petite Cecile s'empara alors du pan de son habit, comme pour lui demander grace, & implorer sa protection; regardez, lui dis-je avec émotion, cette innocente créature, elle ne vous a jamais offensé. Ce malheureux enfant, répondit-il, m'inspire à peine de la pitié: cependant, écoutez ce que je vais vous dire. Laure, en faveur de cette petite infortunée, je veux bien encore une fois vous prouver que je suis votre père, pourvu que je vous trouve disposée à m'obéir. Prouvez moi donc, sans user de vos détours diaboliques, de toutes vos restrictions romanesques, que vous n'attendez que ma proposition, pour vous y soumettre. Si vous vous y refusez, vous n'avez plus rien à attendre après une

feconde offenfe. Levez-vous, prenez une chaife, & m'écoutez: j'obéis, & il continua de la forte. Vous avez, j'imagine, éprouvé fuffifamment les triftes fuites de votre défobéiffance, fi vous n'aviez, par votre folle démarche, détruit mes plus chères efpérances; mais vous en fentez affez les conféquences, la pauvreté & les malheurs fe font accumulés fur votre tête; vous avez voulu époufer un gueux, un aventurier, un fade petit maître. Ah! ma chère Cecile! que ces reproches étoient durs & douloureux; chaque mot étoit un coup de poignard qui me perçoit le cœur. Je preffai ma petite contre mon fein, comme en compenfation des outrages dont on accabloit fon père. Mais, continua le mien, vous euffiez éprouvé tout le contraire, en époufant Bofwell, la pompe, la fplendeur, les richeffes, les honneurs vous euf-

fent

ſent entourée de toute part. D'après cela, voici ma réſolution finale; ſi vous conſentez d'abandonner ce malheureux qui vous a fait oublier votre devoir, en jurant que vous ne le verrez plus de votre vie. O Ciel! interrompis-je, en frémiſſant; quoi mon père, vous me propoſez de me ſéparer de mon époux! ne nous ſommes nous pas jurés une fidélité inviolable aux pieds des autels, de n'avoir qu'un cœur, de partager nos chagrins & nos peines? La misère autoriſe-t-elle notre déſunion? Non, je ſuis à lui, je ſuivrai ſon ſort, bon ou mauvais; nous vivrons, nous mourrons enſemble, je partagerai ſes afflictions, je braverai avec lui tous les dangers; je lui prouverai que ſous la figure d'une femme, j'ai le cœur d'un homme. O mon père! ajoutai-je en embraſſant ſes genoux, ayez pitié de mes malheurs, ne m'aban-

donnez pas, ne m'arrachez pas des bras d'un époux par lequel je tiens encore à la vie ! n'exigez pas une condition, dont l'idée seule porte le trouble & le désespoir dans mon ame. Vous changeriez plutôt l'ordre de la nature, vous transporteriez les montagnes plus aisément que de me forcer à devenir parjure. L'enthousiasme plein de feu avec lequel je m'exprimai, suspendit, j'imagine, le courroux de mon père, car à mon grand étonnement, il m'écouta jusqu'au bout sans m'interrompre : mais quand j'eus achevé, il me repoussa avec colère, en disant avec un jurement affreux ; partez d'ici, vous & votre petite mendiante, vous n'avez plus rien à attendre d'un père outragé ; nous verrons si l'amour vous nourrira, vous trouverez, Madame l'héroïne, qu'il vous fera faire diablement maigre chère. Voilà, ma Cecile, voilà mot pour mot, les propos ou-

trageans que me tint ce père cruel qui, pour conclusion, sortit aussi-tôt de l'appartement, en appellant ses domestiques, à qui il dit de mettre cette femme & son petit marmot à la porte. Je me rappellerai toute la vie cette terrible scène; je crus mourir de douleur; ma pauvre petite effrayée de voir sa mère dans cette situation, se mit à pleurer de toute sa force; car mon père en me repoussant m'avoit renversée sur le plancher, & mes forces étant épuisées, j'étois dans une espèce d'état de foiblesse. Les domestiques plus humains me donnèrent tous les secours qu'ils purent imaginer. Dès que j'eus la force d'articuler, je priai l'un d'eux d'aller me chercher un carrosse, ne pouvant me soutenir. Aussi-tôt que je fus chez moi, je me jettai sur une chaise, & donnai un libre cours à mes larmes. Jenny toute effrayée me conjura de

me calmer, de crainte que mon époux ne me trouvât dans cette ſituation déplorable. Oh ma chère amie! je ne puis continuer ! le récit de cette conduite inhumaine me révolte & m'afflige au point de ne pouvoir ajouter que le mot d'adieu.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE QUARANTIEME.

Londres.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

MONTAGUE vient enfin d'obtenir un emploi, ma chère Cecile, il le doit aux bons offices du Capitaine White. Cette honnête marin lui a procuré une place de Clerc chez son frère, qui est Procureur, & qui a promis de lui donner vingt-cinq shellings par semaine, pour son salaire. Quel revers humiliant! ... Mais au lieu de nous en plaindre, nous devons remercier la Providence de nous avoir accordé ce secours si à propos, car nos trente guinées touchent à leur fin, ayant été obligés d'employer une partie de cette somme pour nous habiller, nous & notre fidèle Jenny. Vous jugerez aisément que le reste ne pouvoit

suffire long-tems à la nouriture & à l'entretien de quatre personnes, aussi n'avons nous rien de superflu, nous ne nous sommes procurés que le simple nécessaire. En vérité, ma chère, je doute que vous reconnoissiez encore votre Laure, cette élégante, jadis si admirée, a maintenant pour toute parure, une polonaise d'une étoffe grossière, de la couleur de celles que portent nos Quakers, encore ne la met-elle que les jours de fêtes. Enfin si vous rencontriez la maîtresse, la suivante & l'enfant, vous les jugeriez, d'après la simplicité économique de leurs habillemens, membres de quelques familles grélées, ou habitantes de quelque pauvre hôpital. Jenny a déjà parlé à Mistris Lempressée son ancienne maîtresse, qui lui a promis de l'ouvrage. Quant à moi, si la fortune ne me présente rien de mieux, je ferai des colifichets, de ces petites baga-

telles à uſage de toilette, que je ferai vendre. Cela prouve, Cecile, que pour peu que nos amuſemens de jeuneſſe aient la moindre utilité, ils peuvent nous procurer du pain, dans une circonſtance malheureuſe.

Il eſt étonnant que le haſard ne m'ait encore fait rencontrer aucune de mes anciennes compagnes. Mais ce ſeroit vainement, car j'éviterois de m'en faire reconnoître; non par amour propre, ou fierté, ces ſentimens ne ſont plus en moi, mais par la crainte de nuire à la ſûreté d'un mari dont la conſervation m'eſt ſi précieuſe.

Admirez la bizarrerie de mon ſort! du comble de l'abondance & de la proſpérité, je ſuis tombée tout-à-coup dans le dernier degré d'humiliation & de misère. Auriez-vous pu vous figurer que cette Laure, autrefois ſi délicate, ſi careſſée, cette eſpèce de petite idole, ſe fut vue réduite à em-

ployer toute son industrie pour se procurer un morceau de pain. O vertueux M. Digne ! ami inestimable que je regrette, quelle maligne influence a hâté ta mort ? C'est de ce moment que je puis dater mes infortunes ; en te perdant, j'ai perdu le seul protecteur généreux qui pût me sauver de la misère ! ton attachement pour Montague, lui assuroit une part considérable après toi dans ta fortune ; mais que les projets des foibles mortels sont vains ! le moindre accident renverse les desseins les mieux concertés ; dans un instant nos espérances se trouvent frustrées, nos ressources anéanties, nous-mêmes devoués aux événemens, aux malheurs, dont nous pensions nous être garantis à jamais par notre prudence.

Vous rappellez-vous encore, ma chère amie, de ces jours heureux & paisibles que nous passâmes ensemble

à Londres ; ah ! que l'aurore de ma jeunesse fut brillante ! aucun nuage n'en ternit jamais l'éclat, tout étoit paix , bonheur, jouissance ; chaque jour amenoit un plaisir, une fête nouvelle. Point de souci pour le lendemain, qui avoit toujours sa destination d'avance ; toutes inquiétudes matrimoniales & maternelles étoient pour moi choses étrangères ; point d'époux à consoler ; l'agréable assiduité de l'attachement auprès d'un mari affligé, le doux soin d'adoucir ses travaux, d'alléger le fardeau d'une vie rendue pénible par la misère, tout cela m'eût paru alors un état insupportable. Nulle innocente petite créature n'exigeoit de moi les soins attentifs que demande sa frêle existence, pour deviner, prévoir ses besoins, ou cultiver un esprit ouvert à toutes sortes d'impressions, bonnes ou mauvaises, & souvent ineffaçables. Point de sollicitude pour éle-

ver cette jeune plante, la préserver d'accident, jusqu'à sa parfaite matûrité.

Voilà cependant, ma chère Cecile, les amusemens pénibles du nouvel état qu'a embrassé ton amie, jadis si gaie, si folle, si inconstante. Mais ma fidèle Jenny me rapporte actuellement quelques colifichets à faire, quelques modes assez inutiles. Il faut que j'aille l'aider, & que je quitte la plume pour l'éguille. Je suis comme de coutume &c.

LAURE MONTAGUE.

P. S. Mon mari m'engage à vous dire, que quoique le mariage eut un peu ralenti son penchant à la galanterie, il vous prie cependant, de lui permettre de baiser votre belle main, & comme la distance l'empêche de s'acquitter lui-même d'une politesse aussi agréable, il espère

que vous voudrez bien lui ſubſtituer quelqu'aimable cavalier qui s'eſtimera heureux de le faire à ſa place.



LETTRE QUARANTE ET UNIEME

De la même à la même.

APRES avoir travaillé ſans relâche toute la journée, je prends la plume, pour délaſſer & égayer mon eſprit, avec celle qui en fait les délices. Ouï, ma chère, notre correſpondance eſt le ſeul remède que je trouve contre les penſées triſtes & mélancoliques qui m'affligent; l'emploi de Montague me prive la plus grande partie du jour de ſa préſence; car il me quitte de bonne heure & ne rentre qu'à l'heure des repas. Je commence à craindre que ce genre de vie ſédentaire & appliqué ne convienne guères à ſon tempérament, il eſt déjà ſi changé, qu'il n'eſt plus que l'ombre de lui-même; j'ai craint auſſi que la grande diſtance qu'il y a d'ici à ſon

étude ne fut trop forte pour sa santé délabrée ; c'est ce qui m'a fait chercher un logement plus près de celui du Procureur ; j'en ai trouvé un au premier étage , chez un marchand de bas , dont je pairai le même prix, que de celui que j'occupe : j'y trouve un second avantage , c'est que nous pourrons jouir de la promenade le soir sans crainte de rencontrer aucune de nos connoissances, ce que nous ne pouvions faire dans l'autre quartier sans beaucoup de précaution. Vous seriez étonnée , ma chère, de voir la dextérité avec laquelle votre pauvre Laure fait ses petits ouvrages journaliers, après avoir rempli ses devoirs de mère , & préparé avec sa fidèle Jenny les choses nécessaires pour le ménage ; dès que tout est en ordre dans notre simple & modeste appartement, nous prenons nos éguilles , & assises auprès du feu nous tâchons d'égayer les heures pé-

nibles du travail, par le ſouvenir des hiſtoires de notre jeuneſſe. La petite Cecile, qui commence à balbutier ſes idées enfantines, nous divertit ſouvent par la naïveté de ſes réflexions, & par ſes queſtions continuelles. Nous paſſons ainſi notre journée tranquillement ſans être interrompues par des gens déſœuvrés, par des viſites importunes. Quand Montague peut revenir de bonne heure à la maiſon, il nous amuſe par la lecture de quelques bons Auteurs, cela égaie notre travail. Si la ſanté paroiſſoit un peu plus ſur ſon viſage, je contiuerois ſans me plaindre cette vie laborieuſe; mais quand je conſidere ſon air pâle & défait, je ſonge auſſi-tôt que c'eſt moi qui en ſuis la cauſe; & je vous avoue que mon cœur a peine à ſupporter le poids qui l'oppreſſe. Hier ſoir encore, tandis qu'il liſoit, ſa voix s'affoiblit tellement, que je laiſſai tomber mon ou-

vrage, & levant les yeux ſur ce cher objet de mes inquiétudes, je crus voir la pâleur de la mort ſe répandre ſur toute ſa figure : mes yeux ſe mouillèrent de pleurs, & je tombai à la renverſe ſur le dos de ma chaiſe. Mon pauvre époux, allarmé de ma ſituation, jetta ſon livre, & volant à mon ſecours; qu'avez-vous, s'écria-t-il, ma chère Laure, qui vous cauſe ce trouble ſoudain, répondez-moi, calmez mon inquiétude ?

Hélas! mon bon ami, lui répondis-je, vous ne vous portez pas bien, je m'en apperçois viſiblement à votre mine, une profonde mélancolie perce à travers votre contenance; ſi j'avois le malheur de vous perdre ! . . . Ne craignez rien, chère épouſe, intérrompit-il, vous vous allarmez trop aiſément, je ne ſens rien, qu'une vive reconnoiſſance de vos tendres ſollicitudes.

Mais je vous ennuie, ma chère Ce-

cile par ce dialogue triste & touchant ; pardonnez à ma plume, si elle s'arrête si long-tems sur un sujet qui lui est si agréable. Quiconque aime comme moi, oublie qu'il existe d'autre objet que celui qui captive son cœur, il en est sans cesse occupé & ne s'apperçoit pas que, par ses éloges continuels, il fatigue ses amis : je terminerai donc ici une conversation que je voudrois vous rendre toute entière.

Je vais maintenant tout préparer pour changer de demeure ; demain est le jour fixé ; quand je serai établie dans mon nouveau logement, je vous en dirai davantage, adieu.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE QUARANTE-DEUXIEME.

De la même à la même.

JE ſuis vraiment embarraſſée, ma chère Cecile, que vous mander par cette lettre. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, & cependant vous attendez avec impatience l'arrivée de chaque vaiſſeau pour recevoir un nouveau journal de mes aventures. Je ſuis fâchée de tromper vos eſpérances, mais j'aime mieux barbouiller du papier inutilement, que de me voir ſoupçonner de pareſſe; peut-être le mouvement de ma plume mettra mon imagination en jeu, & m'en fera dire plus que vous n'en voudrez entendre.

Il me revient préciſément à la mémoire un événement qui arriva à la grand'mère de feu mon ineſtimable ami M. Digne; faute d'autre ſujet,

je consacrerai cette lettre au récit des malheurs de cette femme respectable. Je vais vous les raconter sans autre préambule. Dans le tems où l'île de la Dominique étoit encore un pays sauvage, qui n'avoit pour habitans qu'une colonie de ces Indiens, nommés communément *Caraïbes*, comme sont encore aujourd'hui ceux qui habitent les montagnes. Ce peuple faisoit fréquemment des excursions dans les îles voisines, parmi lesquelles se trouvoit celle d'*Antigoa*, dont un certain M. Lée, Juge Souverain, les avoit offensés si vivement, qu'ils avoient juré de s'en venger, & de ne négliger aucune occasion de lui faire de la peine. Ce Juge avoit épousé en troisiémes nôces, une Dame d'une vertu & d'une piété éxemplaire, leur union étoit citée comme un modèle de la félicité à laquelle peut atteindre l'état conjugal. Ils avoient trois enfans, deux garçons &

une fille, l'aîné avoit au plus douze ans, & la fille à peine deux, lorſqu'un jour M. Lée laiſſa ſa femme & ſes enfans à Falmoulth, où il habitoit, pour aller à S. John, où l'appelloient quelques affaires d'importance. C'étoit alors la coutume, comme elle exiſte encore aujourd'hui parmi les François, de ſuſpendre un hamac dans là ſalle où on ſe tenoit, & de s'y repoſer pendant la plus grande chaleur du jour. Les Caraïbes qui guettoient le moment de ſon abſence, pour ſatisfaire leur infâme projet de vengeance, étoient depuis long-tems en embuſcade pour en profiter. Ils fondirent comme un torrent ſur ſa femme, qui étoit dans ſon hamac, tandis que ſes enfans jouoient dans la même chambre autour d'elle. Ces malheureux ſaiſirent leur victime, ainſi que ces pauvres innocens, & leur ayant mis un baillon à la bouche, pour les em-

pêcher de se faire entendre, ils les conduisirent au rivage, & les embarquèrent dans leur canot, d'où cette mère désolée eut le spectacle horrible de voir massacrer le plus jeune de ses enfans en sa présence. Ces monstres lui firent sauter la cervelle, en lui frappant violemment la tête contre une grosse pierre qu'ils trouvèrent sur leur route. Après cette affreuse exécution, ils la conduisirent dans leur île. Aussi-tôt qu'ils y furent arrivés, ils séparèrent cette mère infortunée de ses enfans, & les dispersèrent en divers endroits de leur colonie. Pour comble de malheur, cette Dame étoit alors enceinte, & fort avancée dans sa grossesse; ce qui rendoit sa situation encore plus à plaindre; car elle s'attendoit à voir l'enfant, dont elle devoit accoucher, massacré inhumainement, comme l'avoit été l'autre.

Il est impossible d'exprimer la bar-

barie avec laquelle on la traita ; malgré cela, elle eut cependant le bonheur d'accoucher heureusement, de trouver moyen de cacher son enfant dans un trou en terre, qu'elle couvrit de feuilles. Elle souhaitoit quelquefois en allant lui donner le sein de le trouver mort, mais le ciel en qui elle avoit mis sa confiance, en avoit ordonné autrement. J'ai dit qu'elle étoit remplie de piété, aussi portoit-elle toujours son livre de prières dans sa poche, ce livre étoit sa seule consolation dans sa misère. La conduite inhumaine qu'on exerçoit à son égard la forçoit à fuir, & se cacher dans les montagnes, quoique sûre d'être encore plus cruellement traité, quand on l'y retrouvait.

Heureusement pour sa vertu, cette espèce de sauvage est singuliérement remarquable par sa délicatesse à l'égard des femmes, c'est

ce qui la préserva des derniers outrages. Enfin, un Indien doué d'un caractère un peu plus compatissant que ses camarades, eut compassion de ses malheurs; il lui fit entendre, moitié par signes, moitié en mauvais Anglois, qu'il avoit appris dans ses courses, que si elle trouvoit moyen de faire savoir à ses parens sa triste condition, il se chargeroit de sa commission la première fois qu'il iroit à Antigoa. Cette infortunée transportée de joie, à cette heureuse ouverture, découpa sur une écorce d'arbre son nom, celui de l'île où elle se trouvoit, & la remit au Caraïbe qui, fidèle à sa promesse, la porta au souverain Juge.

M. Lée avoit fait vainement toutes les perquisitions imaginables pour retrouver sa femme; mais neuf mois s'étant écoulés depuis son enlévement, il avoit perdu toute espérance. Il fut

au comble de la joie, quand on lui remit cette découpure. Il fut cependant embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre, pour lui procurer la liberté. Enfin il imagina un moyen qui lui réussit parfaitement. Il prit un sloop, & fit voile pour la Dominique; aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre, une grande partie des Indiens accourut pour voir cette grande maison flottante (c'est ainsi qu'ils nommoient ce vaisseau) M. Lée les reçut avec beaucoup de douceur & d'affabilité, il leur dit qu'il avoit dessein de leur donner une fête, qu'il y invitoit tous ceux d'entre eux qui voudroient en être. En conséquence les pr'ncipaux de l'île, & une grande partie des habitans passèrent sur son bord, où ils trouvèrent des vivres en abondance, préparés pour leur réception. Les indiens étant en général fort passionnés

poūr les liqueurs fortes, M. Lée leur fit donner du rhum autant qu'ils en voulurent : quand les fumées de cette boiſſon leur furent montées à la tête, il les fit tous lier deux à deux, à l'exception d'une couple qu'il remarqua ſe conduire plus ſobrement que les autres. Alors s'adreſſant à ceux-ci d'un air d'autorité, il leur commanda de lui ramener ſur le champ ſa femme & ſes enfans, ſinon qu'il feroit mettre à mort tous leurs compatriotes. Ces malheureux, effrayés d'une auſſi terrible menace, promirent de lui obéir. Malheureuſement dans le tems que ceci ſe paſſoit, Miſtris Lée s'étoit ſauvée de nouveau & cachée dans ſes montagnes ; les deux Caraïbes prirent différentes routes, & eurent bientôt trouvé les deux enfans ; mais pluſieurs heures s'écoulèrent avant qu'ils puſſent découvrir leur infortunée mère. Enfin, ils la

ſurprirent aſſiſe dans un bois, ſon enfant entre ſes bras, le baignant de ſes larmes. Ces monſtres n'osèrent la maltraîter, ſelon leur coutume; ils ſe contentèrent de la faire marcher devant eux, & de la pouſſer avec violence. Cette malheureuſe femme, depuis ſon entrée dans cette île, juſqu'à ce jour, n'avoit pu voir ces deux autres enfans; jugez de la joie qu'elle reſſentit en les retrouvant ſains & ſaufs. Elle brûloit d'envie de les ſerrer contre ſon ſein; ſes bras étoient ouverts pour les y recevoir; mais ces barbares ne lui permirent pas de ſatisfaire ſa tendreſſe maternelle. Enfin ils arrivèrent au rivage, où elle apperçut le vaiſſeau, & ſon cœur treſſaillit d'allégreſſe. Mais juſte ciel! s'écria t-elle auſſi-tôt, en quel état vais-je me préſenter devant mon mari, devant tout ſon équipage? car elle étoit preſque nue, & n'avoit

pour tout vêtement, que quelques feuillages : elle monta dans le vaisseau. Je n'entreprendrai point de faire ici le détail de la manière dont elle y fut reçue, il suffit de dire que, malgré ses protestations de vertu, son mari ne put se résoudre à vivre, désormais, avec elle, ni accorder son affection à ce pauvre petit innocent, qui avoit eu le malheur de naître parmi les barbares. Cette épouse infortunée, voyant que tous ses sermens ne pouvoient lui rendre le cœur de son époux, se retira du monde, & s'enferma dans une retraite écartée, avec une esclave fidèle ; elle y vécut plusieurs années, ne s'occupant que de l'éternité, passant les trois quarts de son tems en prières. Elle persista, jusqu'à son dernier soupir, à assurer qu'on ne lui avoit fait aucune violence.

Cette Dame, ma chère Cecile,

étoit la grand'mère de mon généreux ami M. Digne ; quelqu'étonnante que vous paroisse son histoire, elle est cependant vraie à la lettre. Je ne vous l'ai racontée que pour distraire mon esprit des réflexions désolantes, que ma situation actuelle me présente sans cesse, & pour détourner ma plume du récit trop répété des chagrins qui m'affligent ; mais quelqu'occupée que j'en sois, ils ne me feront jamais oublier l'attachement avec lequel je serai toute la vie &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE XLIIIe.

Miſtris MONTAGUE *à Miſs* BING.

VOTRE amie, ma chère Cecile, n'eſt pas la ſeule qui ait à ſe plaindre de la fortune ; la famille chez qui nous logeons eſt réduite à la plus extrême misère. Soit négligence, ou défaut d'économie, leur travail ne ſauroit leur fournir le néceſſaire. Leur ſort eſt d'autant plus à plaindre, qu'ils ont ſept petits enfans, & que la femme eſt à la veille d'accoucher du ſeptième. J'en ſuis fâchée, non-ſeulement pour eux, mais auſſi pour nous-mêmes; car nous ſerons obligés de quitter un logement où nous étions très-bien, puiſqu'on n'attend qu'après la couche de cette femme, pour faire vendre tous ſes meubles. Leur malheur me touche & m'afflige ; leur domeſtique monta à ma chambre,

il y a quelques jours, pour me prier de la part de son maître, de vouloir bien descendre une minute. Toujours empressée à l'obliger, je quittai aussitôt mon ouvrage, pour aller savoir en quoi je pouvois lui rendre service. Mais quelle ne fut pas ma surprise & ma frayeur, en voyant ce père infortuné, entouré d'Huissiers impitoyables : ce spectacle m'émut de compassion, je ne pus retenir mes larmes. Je m'informai du montant des dettes qui occasionnoient cette saisie; & en vérité, si jeusse eu la somme spécifiée, je crois que ma compassion pour ces petits enfans abandonnés, l'eût emportée sur ma prudence, j'eusse délivré leur père de ces mains avides; mais je découvris en même tems, que cette dette n'étoit pas la seule qu'il eût : cet infortuné me dit qu'il avoit pris la liberté de me faire appeller, pour me con-

jurer de porter cette triste nouvelle à sa femme. Oh ! que cette commission me parut cruelle, dans l'état où elle se trouvoit ! mais comme il falloit que quelqu'un s'en chargeât, j'employai tous les adoucissemens que la pitié pût me suggérer, pour l'informer de cette fâcheuse aventure. Cette pauvre femme désespérée, voulut à toute force aller trouver son mari ; j'eus beau faire, je ne pus l'en empêcher. Mais hélas ! quelle triste entrevue ! je ne l'oublierai de ma vie Cette infortunée, frappée de cette scène désolante, tomba en défaillance ; on la transporta à sa chambre en ce triste état, & son extrême agitation avançant son terme, lui fit éprouver sur le champ les douleurs d'un acouchement laborieux & pénible.

Que de réflexions ne fis-je pas aussi-tôt que je fus retournée à mon appartement ! Pour peu que le mal-

heur nous afflige, nous nous imaginons toujours qu'il nous réserve toutes ses amertumes; cependant si nous jettions un regard impartial sur tous les êtres malheureux qui nous entourent, nous cesserions de nous plaindre, & nous trouverions notre sort préférable au leur; moi-même en mon particulier, n'ai je pas plusieurs motifs de consolation dans mon infortune? L'attachement tendre & sincère de mon époux, un aimable enfant, pour qui le malheur de ses parens sera une excellente école; son caractère, formé par la main sévère de l'adversité, sera familiarisé de bonne heure avec l'industrie, la modération & la prudence. Les souffrances le rendront humain, & compatissant pour ceux dont il aura éprouvé la misère. Son esprit conservera ces semences de compassion & de pitié, que le luxe, la fortune & l'abon-

dance n'étouffent que trop souvent dans le cœur des hommes. Les riches tombent fréquemment dans une espèce d'apatie, qui les rend insensibles sur le sort de leurs frères. Ils ne connoissent d'autre sensation que celle des plaisirs. Les ressorts de l'esprit, ainsi que ceux du corps, ont besoin d'un mouvement continuel, pour ne pas se relâcher; ils s'affoiblissent par le défaut d'exercice. L'analogie qui se trouve entre les facultés intellectuelles & corporelles, est vraiment frappante; la bienfaisance ne tarde pas à dégénérer en une froide insensibilité, quand le cœur n'est pas de tems-en-tems agité par quelques infortunes. Mais j'ai déjà outre passée les limites que je m'étois prescrites; je cesserai donc de moraliser, & finirai en me disant &c.

LAURE MONTAGUE.

LETTRE XLIVe.

De la même à la même.

Je fus hier, ma chère Cecile, augmenter la foule des amateurs qui se trouvoient au spectacle ; mon goût pour le théâtre vous est trop connu, pour que vous soyez surprise, qu'ayant appris le matin qu'on devoit donner la Tragédie *d'Elfride*, pièce qui a toujours été ma favorite, je n'eusse pu me défendre d'une certaine émotion que Montague, toujours occupé à prévenir mes goûts, n'apperçut pas plûtôt, qu'il insista à ce que j'y allasse, même dans les premières loges. Cette dépense me paroissant excéder le fruit de nos petites épargnes, je le refusai, & eus beaucoup de peine à le faire consentir de me mener à l'amphithéâtre, où nous eûmes le bonheur de nous procurer

les meilleures places. Toute mon attention étoit tournée sur la situation tendre & délicate d'Athelwold & d'Elfride; mon cœur la partageoit, lorsque je fus distraite par un certain bruit qui se faisoit dans le parterre. En regardant de tous côtés pour en découvrir la cause, je jettai un coup d'œil sur les loges, les premiers objets que j'y apperçus, furent notre jeune étourdie Lady Charlotte Seymour, & l'aimable Henriette Sydney; je vous avoue, à ma honte, que j'éprouvai une sensible mortification, en voyant mes anciennes compagnes, parées magnifiquement, briller dans les premières loges, tandis que, déchue de sa splendeur, la pauvre Laure se trouvoit humblement placée parmi des gens d'une classe inférieure à sa naissance. Une larme de confusion s'échappa malgré moi de mes yeux, mais les tournant aussi-tôt vers mon

Auguste, je chassai ces pensées, & donnai toute mon attention au spectacle. Les malheurs de la gentille Elfride me touchèrent de nouveau ; mon cœur déjà agité me fit répandre des pleurs en abondance. Montague s'en appercevant me serra tendrement la main, en me disant à demi-voix, Laure, je crains que ta sensibilité ne soit trop grande, pour te permettre d'être jamais heureuse ; tu t'attendris ici pour des malheurs qui ne sont qu'imaginaires, l'illusion te séduit ; conserve ta douce compassion pour des maux plus réels, & sèche tes larmes.

Mon cher ami, repris-je en souriant, quoique le visage baigné de pleurs, il est difficile que des scènes d'affliction ne touchent vivement, quand on les a éprouvées soi-même ; je ne troquerois pas ces larmes délicieuses d'une humanité simpatique

pour la fermeté & l'héroïsme si vantés de vos plus fameux philosophes. Je détournai ensuite la conversation, en lui faisant remarquer mes deux anciennes compagnes; il admira la figure douce & prévenante de Miss Sidney; mais le spectacle étant alors terminé, nous nous hatâmes de sortir les premiers, & retournâmes à notre nouveau logement, car nous avons été forcés d'en changer, comme je l'avois prévu. Nous sommes actuellement chez un Clerc de Procureur, nommé M. Snarley. Je ne suis pas chez lui par choix, je n'aime pas d'avoir affaire aux gens de sa profession, qui ont ordinairement un goût décidé pour la chicane. Celui chez qui travaille mon mari, doit cependant être excepté de cette classe, il est plein d'honneur & de probité, & me paroît faire le pendant du vertueux M. Digne. Il est bien dif-

férent de M. Snarley, dont je vais vous faire le portrait, ainsi que de sa famille. Il étoit jadis laquais, il sut tellement, par son intrigue & ses bassesses, captiver les bonnes graces de son maître, qu'il l'éleva par dégrès au poste du premier Clerc de son étude. Il en fut de lui comme de tous les parvenus; son élévation l'éblouit, le rendit insupportable : sa fille a dit en secret à Jenny, qu'il est si dur & si violent, que, quoiqu'il eût la meilleure femme du monde, il la tourmentât au point qu'elle en perdit la tête, & mourut dans un état à faire pitié à toute autre qu'à un Procureur.

Il a cinq enfans, trois garçons & deux filles. Son aîné est un très-mauvais sujet; sa conduite, si elle étoit connue, suffiroit pour le mener à la potence. Mais il est enfermé chez lui, & traité si durement,

qu'il feroit peine à voir. Sa sœur a dix-huit ans, c'est elle qui conduit le ménage; c'est une bonne grosse fille, dont l'esprit est aussi lourd que l'enveloppe: la cadette qui a quatorze ans, a toutes les qualités nécessaires pour devenir une parfaite idiote.

Depuis le peu de tems que j'habite cette maison, j'ai déjà été effrayée deux fois des cris redoublés, *au meurtre! à l'assassin!* qu'occasionnoient les coups, dont ce tendre père accabloit l'aînée de ses filles. Vous jugez que cela ne doit pas être fort agréable pour quelqu'un qui aime autant la tranquillité que votre Laure. A cela près, nous sommes bien ici, & à un prix raisonnable; d'ailleurs je suis lasse de changer. Je voudrois que ma fortune me permît de me retirer paisiblement à la campagne; une petite maison, un domaine suffisant pour nous tirer de la dépendan-

ce, un patrimoine modique, à laisser à notre petite Cecile, seulement assez pour la garantir des outrages & des insultes, suites inévitables de la misère ; c'est tout ce que desire celle qui voudroit toujours vous écrire, pour vous répéter sans cesse combien elle est &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE XLVe.

De la même à la même.

LA nature, ma chère Cecile, a enfin ſuccombée ſous le poids de la douleur, d'affreuſes convulſions ſe ſont emparées de votre amie ; j'ai vue la mort de près, ſans en avoir de peur ; elle me découvrit mieux que jamais le néant des plaiſirs, & des vains phantômes de ce monde : la vertu ſeule me parut alors un bien ſolide.

Un froid que je crois avoir gagné à la Comédie, m'occaſionna cette fièvre violente qui, en peu de jours, fit déſeſpérer de ma vie. Mon fidèle époux, ſans prendre un moment de repos, me veilla jours & nuits, & ne voulut jamais me quitter, que je ne fuſſe hors de danger. Je ne ſais comment reconnoître les ſoins que je dois au plus tendre des hommes.

C'eſt uniquement en ſa faveur, & en celle de la petite Cecile, que je multiplie mes efforts pour conſerver ma frêle exiſtance; cette maladie eſt un cruel revers pour nous, elle a entraîné mon mari dans des dépenſes conſidérables, elle a épuiſé nos foibles reſſources. Nous avons été obligés de nous excuſer à notre hôte ſur l'impoſſibilité de le payer au terme, comme de coutume. Mais le comble du malheur, eſt que la ſanté de Montague, déjà ébranlée d'avance, me paroît fort altérée par ſes ſoins & ſes inquiétudes Il n'a jamais récupéré ſes forces, depuis notre terrible naufrage. Je le vois dépérir, mais je mets toute ma confiance en une providence miſéricordieuſe qui n'impoſe jamais à l'homme un fardeau au-deſſus de ſes forces; conſolée par cette douce eſpérance, je termine une lettre que mon peu de force

ne me permet pas de faire plus longue. Dès que je ferai un peu mieux, je tenterai, pour la dernière fois, de fléchir l'inflexibilité de mon père. Qu'il daigne au moins nous tirer de l'embarras où nous nous trouvons; car ma maladie a introduit chez nous la misère & toutes ses fâcheuses suites. Quand je réfléchis au caractère de M. Snarley, je frissonne d'horreur; mais je ne veux pas prévenir mes malheurs: adieu. Croyez-moi toujours, soit malade, soit en santé, la meilleure de vos amies.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE XLVIe.

Mistris MONTAGUE *à* M. LEVISON.

O! Mon père! où votre malheureuse fille trouvera-t-elle des expressions assez fortes, un stil assez énergique, pour vous peindre les maux dont elle est accablée de toute part. Jettez un regard favorable sur elle, que ses cris ne s'élèvent point en vain, que votre pitié ne soit point sourde au récit de ses infortunes. C'est à vous à qui je dois le jour, & de qui seul je puis attendre la délivrance des malheurs qui me menacent. Si je pouvois vous convaincre de ma triste situation, ce papier baigné de pleurs suffiroit pour vous engager à adoucir ma misère.

Mais à quoi me sert d'employer le langage éloquent de la nécessité, si vous avez effacé de votre cœur les

tendres sentimens que la nature a gravés dans ceux de tous les pères, & qui ne laissent point à ceux qui portent ce doux nom, la force de résister aux mouvemens que la compassion leur inspire en leur faveur, quand ils les voient dans la détresse. J'espère encore que la divine providence, cette sage dispensatrice de tous les événemens, ne m'a réduite si bas, que pour mieux faire éclater sa puissance, en vous touchant de compassion, & vous excitant à me tendre une main sécourable. Cachés dans le centre d'une grande Ville, séparés de toutes nos anciennes connoissances, accablés de misère & d'infortune, Montague & moi faisons depuis quelque tems tous nos efforts pour oublier notre rang, & suppléer par notre industrie, aux besoins qui se font sentir plus vivement chaque jour. Nos travaux

nous ont à peine fourni jusqu'ici le néceſſaire, & malgré notre pauvreté, nous ont rendus auſſi contens que notre ſituation nous permettoit de l'être. Je n'oſai plus alors me haſarder de vous fatiguer par mes prières : le ſouvenir de la propoſition terrible que vous me fîtes de m'éloigner de mon époux, ſans ceſſe préſente à mon imagination, me fermoit tout accès à la bonté paternelle ; mais la main impitoyable de l'adverſité, s'eſt appéſantie ſur nous, la famine aſſiège déjà notre porte. Une cruelle maladie qu'a eſſuyée votre fille, a épuiſé ſes dernières reſſources : la pauvreté, au tein pâle & mourant, nous regarde maintenant en face. O vous, dont le nom ſeul fait ma conſolation, ſouffrirez-vous que l'époux de votre fille, que le père de ſon enfant ſoit traîné ignominieuſement dans une priſon, qu'il y périſſe de misère? Si l'humanité ſe

fait encore entendre à votre cœur, ne refuſez pas à votre ſang de lui tendre la main ſur le bord de l'abîme. Je me jette à vos genoux ; que mes larmes qui coulent abondamment s'ouvrent un paſſage dans votre ſein paternel : daignez vous rappeller les tendres ſentimens que vous témoignâtes autrefois à votre Laure.

O ! mon père ! ſi mon repentir de vous avoir offenſé, ſi tout ce que je viens de vous dire ne ſuffit pas pour déſarmer votre colère, ſi elle conſerve toute ſa force contre une fille unique, quel parti lui reſte-t-il à prendre ? Quel ſera le ſort de ſon enfant encore trop jeune pour ſentir ſon infortune ? Où trouver un ami aſſez généreux pour préſerver une famille de ſa ruine ? Non, je ne dois plus attendre de pitié, ſi je ne puis émouvoir celle d'un père. Je le regarde comme le protecteur que le

Ciel m'a désigné, & pleine de confiance, j'ose encore me dire sa très-respectueuse servante & fille

LAURE MONTAGUE.



LETTRE XLVIIe.

WILLIAMS LEVISON à Mistris MONTAGUE.

IL y aura donc éternellement dans toutes vos démarches une contradiction offençante ; de nouvelles insultes se succéderont-elles toujours pour provoquer le courroux d'un père déjà très-irrité de vos désobéissances ? La lettre impertinente que vous avez eu l'audace de m'écrire, après le refus héroïque que vous n'avez pas hésité de faire à la proposition que ma pitié pour la petite malheureuse à qui vous avez donné le jour, m'avoit dictée en votre faveur, le nom de ce vil suborneur, de cet infâme assassin que vous avez la hardiesse indécente de me répéter sans cesse, bien loin de me fléchir, a excité plus que jamais mon indignation.

A

A votre défaut de conduite & de respect, vous n'avez pas craint d'ajouter la duplicité & le mensonge, car il n'y a pas un seul mot dans votre lettre qui ne mérite l'un ou l'autre de ces titres. Ne me croyez donc pas si dénué de bon sens, si aisé à surprendre : réfléchissez mieux par la suite à ce que vous devez faire ; ne me cassez plus la tête de vos cris & de votre griffonage : car je vous avertis que toutes vos lettres vous seront renvoyées cachetées par celui qu'il vous plaît encore appeller votre père : plaise au Ciel qu'il n'eût jamais porté ce nom, il n'a servi qu'à faire le malheur de celui qui voudroit pouvoir l'oublier.

WILLIAMS LEVISON.



LETTRE XLVIII.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

OH! ma chère amie, de quel côté se tournera la malheureuse Laure pour obtenir un regard de compassion? La paix est à jamais bannie de son ame; tous les maux l'accablent à la fois, son époux est dangereusement malade: il se trouva mal hier dans son Étude, il tomba sans connoissance, & ne revint à lui, que par les soins de M. Whit*** son maître, qui fit venir un carrosse & me le ramena lui-même.

Vous seule dont l'ame compatissante partage mes malheurs, concevrez aisément ma détresse, en voyant entrer mon bien-aimé Montague, pâle, défait, soutenu par son généreux bienfaiteur; ce specta-

de imprévu faillit me faire tomber à la renverse. Mais malgré mon affliction, je n'oublierai jamais la conduite pleine de bonté de M. White; ses yeux émus de compassion laissèrent échapper quelques larmes. Ma chère Mistris Wilmot, me dit-il, (c'est le nom que mes malheurs m'ont obligée de prendre) ne vous allarmez point de l'incommodité de votre mari, c'est un petit accident qui n'aura point de suites; cet apres-dîner, si vous me le permettez, j'amenerai un Médecin de mes amis pour le voir, & vous en donner des nouvelles certaines.

Il nous amena effectivement le soir un Docteur qui, après lui avoir tâté le pouls, lui fit une ordonnance. Mais je crains bien que son art ne soit insuffisant pour une maladie aussi dangéreuse; mes pressentimens me font désespérer de tous les remèdes;

il ne lui reste plus à attendre, qu'un tombeau que mon imagination me présente sans cesse ouvert & prêt à le recevoir. Si je le perds, je dis adieu au bonheur, il ne me restera d'espérance que de le suivre. Je suis sûre qu'après un aussi terrible malheur, mon cœur cessera de battre. Oh! que les plaisirs de ma jeunesse ont été empoisonnés de bonne heure par mon imprudence, & par la tyrannie de mon père! lui seul a occasionné mes chagrins: je lui ai écrit, comme je vous l'avois annoncé, & j'en ai reçu la réponse la plus désespérante. Les épithètes outrageuses qu'il donne à mon époux, sont autant de coups de poignard qui me vont jusqu'à l'ame. Comment peut-il avoir assez peu d'humanité pour me traîter d'une manière aussi barbare! La nature s'étouffe-t-elle donc si facilement! Que sont devenus les

devoirs du Chriſtianiſme ! O ciel ! redouble ma patience, ſoumets mon cœur, préſerve ma fille des malheurs qui menaçent une orpheline. Que deviendra cet aimable enfant, dont le babil naïf amuſoit déjà ſes père & mère. Qui cultivera cette jeune plante, qui, arrachée du ſol où elle croiſſoit, ſe trouve comme jettée ſur un grand chemin, expoſée à être foulée aux pieds des voyageurs impitoyables, ſans perſonne à côté d'elle pour prendre ſa défenſe?

Je n'oſe continuer ces réflexions, mon eſprit n'eſt plus qu'un affreux chaos, ma raiſon s'égare, je ſerre mon enfant contre mon ſein, je gémis ſur ſon ſort, & me déſole.

Mais un autre ſoin m'appelle maintenant, je vais voir ſi mon pauvre malade eſt éveillé, je l'ai laiſſé dans un ſommeil tranquille ; puiſſe-t-il lui être favorable ! Je ſuis &c.

LAURE MONTAGUE.

LETTRE XLIX.

De la même à la même.

C'EN eſt fait, ma Cecile, je n'ai plus d'eſpérance, mon pauvre Auguſte eſt condamné, on a décidé qu'il marche à grands pas vers la conſomption; ce malheur étoit réſervé pour compléter mes infortunes. C'eſt maintenant qu'il faut m'armer de courage, pour ſupporter une calamité auſſi affligeante; ma fidèle Jenny & moi, nous n'avons de reſſources que dans un travail redoublé pour lui procurer le néceſſaire.

Vous vous rappellez ſans doute encore M. Parſons*, qui a toujours eu tant de ſoin de moi dans mon enfance; il m'a témoigné en toute occaſion, une affection particulière; le ſouvenir que j'en ai conſervé, m'a fait naître l'idée de m'adreſſer à lui dans ma détreſſe J'ai ſouvent ouï dire, il eſt vrai, que l'amitié eſt ce qu'il

y a de plus délicat dans le monde ; c'est une plante très-difficile à cultiver, très-longue à croître, mais qui se fâne & se passe bien vîte. N'importe, j'en veux faire l'essai, & voir si j'ai trouvé ce trésor en M. Parsons.

Les bontés qu'il n'a cessé d'avoir pour moi me donnent le droit de reclamer son amitié, d'ailleurs je ne risque rien en cette épreuve : si je suis encore trompée cette fois, je n'aurai jamais plus recours à aucune personne qui m'ait connue dans la prospérité. J'irai plûtôt mendier mon pain, que de m'exposer à une seconde disgrace.

Je ne dirai pas un seul mot de ce projet à mon mari, si ce n'est en cas de réussite. Mon hôte en agit avec nous plus honnêtement que je ne m'y attendois d'un homme aussi intéressé ; je souhaite de ne pas le vanter trop tôt, & de n'être pas forcée de me dédire. Je suis &c.

Laure Montague.

LETTRE L.

Miſtris MONTAGUE
à M. JOHN PARSONS.

J'OSE eſpérer, Monſieur, que cette lettre ne vous paroîtra ni imprudente, ni importune. J'ai des droits à votre amitié; ſi vous ne la refuſez pas à la misère & au beſoin, perſonne n'y peut prétendre à plus juſte titre, que l'infortunée Laure. Vous blameriez ma hardieſſe, peut-être, ſi je cherchois à toucher votre généroſité, par le récit des malheurs d'une épouſe & d'une mère; je m'abſtiendrai donc de vous fatiguer par un détail auſſi long qu'ennuyeux & inutile.

D'après le caractère humain & compatiſſant que je vous connois, d'après les bontés que vous m'avez témoignées dans ma jeuneſſe, mon amour-propre ſeroit cruellement humilié, ſi

l'idée que je me suis faite de vos sentimens, n'étoit qu'une chimère, si, semblable à la majeure partie des hommes, vous détourniez vos regards à la vue de l'infortune. Quand je réfléchis au tems considérable qu'il y a que j'ai l'honneur d'être connue de vous (je date depuis mon enfance) je ne puis craindre que vous refusiez de me sécourir dans la nécessité où je me trouve, sans parens, sans amis, sans qui que ce soit pour me procurer le simple nécessaire. Votre fortune si fort au-dessus de mes besoins, ne s'en ressentira aucunement. L'inflexibilité de mon père m'a réduite à la dernière extrémité; mon mari est actuellement dans son lit dangereusement malade, je ne puis lui procurer les secours dont il a besoin pour ranimer une nature défaillante. Excusez la confiance qui me fait recourir à vous, la nécessité & votre

ancienne affection pour moi m'en ont donné la hardiesse. Permettez-moi de vous renouveller en même tems les sentimens d'estime & de considération, avec lesquels j'ai l'honneur d'être &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE LI.

John Parsons à Mistris Montague.

Madame,

Je suis fâché d'apprendre que l'imprudence de votre conduite vous ait réduite au misérable état que vous me peignez dans votre lettre. L'inflexibilité de votre père, ainsi qu'il vous plait la nommer, n'est qu'un acte de justice. Avant que de vous abandonner si légèrement à un pauvre aventurier, vous eussiez dû vous préparer, & fortifier votre esprit contre la misère, & les malheurs que ne pouvoit manquer de vous attirer une pareille démarche.

Je ne vous cache pas qu'une lettre de Mistris Montague, pour reclamer mon secours, ne m'ait parue fort surprenante. Je ne comprends

pas comment vous avez pu ſuppoſer qu'elle fut capable d'exciter la pitié d'un ami de M. Leviſon; ſi vous euſſiez un peu plus conſulté les regles de la prudence, vous jouiriez encore aujourd'hui de la ſplendeur & des avantages de la fortune. Mais quand les jeunes gens ſe livrent aveuglement à leurs paſſions, ils ne veulent point écouter les conſeils de ceux à qui l'âge, & l'uſage du monde ont donné plus d'expérience: il eſt donc juſte que n'ayant agi que pour eux ſeuls, ils en ſupportent les conſéquences; ce ſont les ſentimens de celui qui partage le juſte reſſentiment de votre père.

JOHN PARSONS.



LETTRE LII.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

L'AMITIÉ, ma chère Cecile, n'eſt donc plus qu'un mot, qu'un ſonge vain que diſſipe l'infortune, qui dans le bonheur nous tend les bras, & ne nous reconnoit plus dans la misère.

Liſez vous-même la réponſe de M. Parſons, que vous trouverez ci-jointe; & vous jugerez quel eſt cet homme d'honneur, dont on vente les ſentimens & la délicateſſe. L'amitié, la plus noble des vertus, n'eſt plus qu'une vile proſtitution, qu'un manteau qui couvre les actions les plus mépriſables. J'y ai été trompée; les gémiſſemens de l'adverſité affectent rarement ceux qui ſont dans l'abondance: ce n'eſt que dans la

médiocrité, dans cet état qui nous laisse beaucoup de choses à desirer, qui nous fait passer souvent de l'utile & ménager le nécessaire, que le cœur est susceptible de compassion pour les autres. Qu'est donc devenue cette charité, à qui nos ancêtres autrefois confioient le soin de leur porte? Les hommes sont-ils plus féroces que les animaux? Leur cœur s'endurcit-il à la vue des misères de leurs semblables? Ce M. Parsons fait honte à l'humanité; n'étoit-ce donc pas assez pour lui d'un refus, sans y ajouter l'insulte? A quel dégré d'humiliation ne suis-je point réduite! quel moyen me reste-t-il pour me soustraire à l'indigence? En but à toutes les calamnités, privée de tout espoir, je n'ai plus d'autre ressource que de me prosterner aux pieds d'un Dieu de miséricorde pour qu'il daigne nous secourir, ou nous déli-

vrer des misères de la vie humaine.

Quelqu'affreuse que soit ma situation, je n'abandonnerai jamais mon Auguste, je partagerai son sort, & probablement je ne tarderai pas à le suivre. Ma fidèle Jenny aura soin de mon enfant; triste & foible ressource à la vérité; mais je n'ose y réfléchir de peur de tomber dans le désespoir. Dieu de bonté, qui êtes témoin du poids d'amertume & de douleur qui m'oppresse, ouvrez quelques bras charitables à cette innocente créature, avant qu'il vous plaise consommer mon sacrifice. Que mes murmures & mes plaintes s'étouffent dans mon cœur, & ne me rendent pas plus criminelle. Mais mon ame se déchire, je n'ai plus qu'un instant à souffrir — Gardons-nous bien d'en abuser. Hélas! je ne puis continuer, ma douleur me suffoque, adieu.

LAURE MONTAGUE.

LETTRE LIII.

De la même à la même.

J'AI reçu ce matin, ma chère Cecile, un billet de mon hôte, pour me demander le paiement de ce qui lui étoit dû ; ce qui, comme vous imaginerez aisément, m'a jetté dans un embarras extrême, n'ayant aucun moyen de le satisfaire. Je me hâtai de descendre, pour le prier d'avoir un peu de patience, lui promettant de faire tous mes efforts pour lui faire toucher son argent le plutôt possible. Mistris Wilmot, interrompit-il, voici ma réponse en deux mots ; fixez-moi un terme de paiement, & j'attendrai sans vous persécuter davantage ; je n'ai pas absolument besoin de cet argent, mais je veux être sûr de ne pas le

perdre. Je n'irai pas me priver de mon revenu en faveur de gens de votre condition ; mais puisque vous dites que vous l'êtes, vous devez en avoir les sentimens. Je vous assure, Monsieur, répartis-je, qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous fixer aucun terme ; vous voyez l'état déplorable où est réduit mon mari, il ne peut m'aider, donnez-moi donc le tems de chercher quelqu'autre moyen de vous payer cette dette ; soyez sûr que vous ne perdrez rien ; mais ce seroit vouloir vous tromper, que de vous promettre une chose que je prévois ne pouvoir tenir : je ne veux pas manquer de parole, cela n'est pas dans mon caractère. Voilà de grands mots, reprit-il en ricanant, j'aime bien d'entendre parler de caractère, à des gens qui ne cherchent qu'à vivre aux dépens des autres. Je ne vous connois aucunement ; vous dites que vous

êtes mariés, je n'en fais rien, je vous avoue même que j'en doute : mais cela ne m'inquiéteroit point, si vous m'eussiez payé ce que vous me devez; ainsi caractère, ou non, je veux savoir quand vous acquitterez votre loyer; je ne suis pas homme à me contenter de belles paroles, cela ne fait pas venir la farine au moulin. M. Snarley, je vous en conjure, donnez-moi le tems de me retourner, vous verrez que j'en agirai honnêtement avec vous. — Je voudrois bien le voir, répondit-il; mais voilà mon dernier mot; si dans huit jours je n'ai de l'argent, je veux être pendu, si je ne donne à votre beau Gentilhomme, un Huissier pour Ange Gardien; je n'ai que faire de tout ce verbiage, c'est de l'argent qu'il me faut; en achevant ces mots, ce brutal me tourna le dos, & sortit de la chambre. Dieu de miséricorde, m'écriai-je, en me

laissant tomber sur une chaise, & fondant en larmes, aie pitié de ta servante, ne l'abandonne pas dans sa détresse, sauve-la du péril qui la menace.

En vérité ma chère Cecile, je ne sais à qui m'adresser pour me procurer cette somme : je n'ai plus de ressource sur la terre; ce M. Parsons en qui j'avois mis follement ma confiance, est un ami du monde comme les autres. Ce seroit le comble de la folie, & m'exposer à de nouvelles mortifications que de recourir à mes compagnes de jeunesse. Ah ! que mon sort est rigoureux ! mais chaque chose a sa fin ; le tems absorbe tout : mes malheurs passeront, ils seront oubliés, & je passerai moi-même. Mon père finira peut-être par se laisser fléchir, trop tard à la vérité pour l'infortunée Laure ; mais à tems encore pour préserver sa pauvre petite

orpheline des calamités qui l'attendent. Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il eſt étonnant que ma mère n'ait pas cherché à m'aider dans mes beſoins, ſi ce n'eſt que ſon inflexible mari n'ait veillé de trop-près ſur elle pour qu'elle ait pu faire paſſer le moindre ſecours à ſa malheureuſe fille?

Mon mari eſt ſi foible qu'il peut à peine ſe ſoutenir; tandis que je travaillois à côté de lui, il paſſa tendrement ſon bras deſſéché autour de moi, & me tint ce diſcours qui me perça le cœur. » Laure, me » dit-il, toi que par trop d'amour » j'ai rendue malheureuſe, me par» donneras-tu ces maux, ces ora» ges multipliés que j'ai attirés ſur » ta tête? C'eſt moi qui t'ai expoſée » aux outrages de la fortune; au» ras-tu donc la force de ne pas » me haïr? « Moi te haïr répar-

tis-je vivement. Non mon cher Auguste, que le ciel te rende la santé, je compterai mes maux passés pour rien, ainsi que ceux qu'il me reste à souffrir.

» Ne me parle plus de santé, » reprit-il, ma tendre amie, elle » m'a quittée sans espoir de retour ; » mais un rayon d'espérance brille » encore sur le bord de ma tombe, » je sens que ma mort sera une rude » épreuve pour ta sensibilité ; je » te conjure donc d'appeller la raison » à ton aide, pour supporter » ce coup avec ta grandeur d'ame » ordinaire. Je l'attends de ta religion, » & je me console en songeant, » que quand la cause infortunée » du courroux de ton père sera » ôtée, sa première tendresse en » faveur de sa fille se ranimera dans » son sein paternel. Ton enfant » trouvera en lui un protecteur plus

» en état de pourvoir à ſes beſoins
» que ton Auguſte. Tâche donc,
» je t'en ſupplie, de mettre un frein
» à ta douleur ; ne permets pas à
» des regrets ſuperflus, à des larmes
» inutiles de venir troubler les cen-
» dres de ton époux. Nous nous
» reverrons dans un ſéjour plus heu-
» reux ; nous nous y rejoindrons pour
» ne nous quitter jamais ; aucun re-
» vers de fortune, aucun père in-
» flexible n'y troublera notre repos.
» Ma diſſolution eſt une dette qu'il
» nous faut tous payer, la mienne
» eſt avancée d'un jour. Je pars pour
» un voyage que tôt ou tard il faut
» que nous faſſions ; ſi je fuſſe reſté au
» ſervice, il eû fallu de tems en tems
» nous eloigner. Regarde donc cet-
» te ſéparation ſous ce point de vue,
» & ſeulement comme devant être
» un peu plus longue. «

Ah Montague ! m'écriai-je d'une

voix entre-coupée de ſanglots, comment pouvez-vous traiter auſſi froidement un ſujet dont la ſeule penſée me fait frémir d'avance ? Comment pouvez-vous quitter ainſi votre Laure ; non, vous ne l'aimez pas autant qu'elle vous aime ! — » Garde-toi » bien, je t'en conjure, ma tendre » amie, reprit-il avec douceur, » d'affoiblir la réſignation avec la- » quelle j'ai tâché de me préparer » à ce terrible paſſage : l'idée ſeule » de notre ſéparation m'a cauſé des » angoiſſes inexprimables ; une ſeule » conſolation m'a ſoutenue, c'eſt » l'eſpérance que nos malheurs fi- » niront avec ma vie. Notre ma- » riage, ma chère Laure, s'eſt fait » ſous de triſtes auſpices ; notre » union nous a été fatale à l'un & » à l'autre. — Mais je ſens que mes » forces ſont épuiſées, ce ſujet eſt » trop touchant ; je vais tâcher

» de repoſer un peu, le ſommeil
» peut-être m'en rendra de nouvel-
» les. « — Il vient de ſe coucher,
ma chère Cecile, puiſſe un doux
repos calmer ſon agitation, chaſſer
de ſa penſée ces idées affligeantes
qui l'obsèdent, puiſſe un ſonge fa-
vorable lui prouver la vive & ſin-
cère affection de l'épouſe la plus
tendre. Si ma plume pouvoit vous
rendre ce que ſent mon cœur, je
ſuis sûre que vous n'acheveriez pas
ce récit ſans répandre quelques lar-
mes ſur le ſort de votre amie.

J'ai fini quelques jolis petis ou-
vrages, que j'ai deſſein de porter à
Milady *** à qui j'eſpère les vendre.
L'éloge qu'on m'a fait de ſon carac-
tère, m'engage à m'adreſſer à elle
de préférence, d'autant plus que
n'en étant pas connue, ma ſenſibilité
ſera moins bleſſée, ſi j'eſſuie un nou-
veau refus. Vous me demanderez

comment je ferai pour parvenir jusqu'à elle ? Le voici : mon projet est de lui écrire un billet, & de le lui porter moi-même, la curiosité l'engagera peut-être à vouloir voir celle qui lui aura écrit de la sorte. Une fois admise chez elle, je lui raconterai fidélement mes malheurs, & ne lui déguiserai que mon nom ; si elle est aussi sensible qu'on me là dépeinte, elle adoucira ma misère. Hélas! il faut nécessairement que je tente toute espèce de moyens, pour empêcher que le barbare Snarley ne trouble les derniers momens de mon pauvre Auguste ; adieu ; je vais mettre la dernière main à mon ouvrage.

Je suis &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE LIV.

Madras.

Miss BING *à Miss* SIDNEY.

AU nom de ce que vous avez de plus chèr, ma bonne amie, aussitôt ma lettre reçue, courez, volez au secours de notre aimable & malheureuse compagne, Laure Montague, qui est dans la plus grande misère. Mais hèlas! que dis-je, hâtez-vous, lorsque je ne puis vous indiquer le lieu de sa demeure. Cette infortunée ne m'a jamais envoyé son adresse. D'ailleurs comment l'auroit-elle fait? Elle est depuis quelque tems errante. J'adresse au Bureau de la Compagnie les lettres que je lui écris, elles y restent jusqu'à ce qu'elle les y vienne chercher elle-même.

Elle m'apprend par la dernière que j'en ai reçue, qu'elle a fait naufrage en retournant à Londres. Elle m'y insinue, qu'elle est forcée d'employer le travail de son éguille pour se procurer sa subsistance. Ces mots m'ont percé le cœur; passez ma chère Henriette, chez M. Levison, rue Harley, lui seul peut vous apprendre où demeure sa fille. Il faut que cet homme ait un cœur de rocher, pour l'abandonner aussi inhumainement à tous les horreurs de la pauvreté & de la misère. Je n'ai jamais tant regretté mon départ d'Europe; l'image de cette tendre amie dans l'affliction me tourmente sans cesse: avec quel empressement n'eus-je pas volé à son secours! j'espérois beaucoup de la protection généreuse du bon M. Digne; mais c'est en vain qu'on compte sur l'appui des hommes, les ressources de ce monde

ſont incertaines, ſes joies fauſſes & paſſagères : un certain mêlange d'infortunes trouve toujours moyen de s'introduire dans la coupe du bonheur avant qu'elle ait atteint nos lèvres. Oh! ma pauvre Laure, peut-être en ce moment es-tu en proie à toutes les amertumes de cette vie, tandis que ta Cecile n'en goûte que les douceurs.

Vous, Henriette, qui l'avez toujours ſi tendrement aimée, l'abandonnerez-vous dans ſa détreſſe? Non, non, vous n'êtes pas du nombre de celles que les malheurs des autres trouvent inſenſibles : votre pitié ne vous permet pas même de les voir avec indifférence. Vous vous empreſſerez de la ſecourir, votre cœur vous parlera en faveur d'une compagne de jeuneſſe. Ne différez pas à me tranquilliſer, je ſerai perpétuellement agitée, inquiéte, juſqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles. Adieu. CECILE BING.

LETTRE LV.

Londres.

Miss SIDNEY *à Miss* BING.

IL m'est impossible de vous exprimer, ma chère Cecile, combien je suis fâchée de n'avoir pu découvrir la retraite de notre aimable & infortunée Laure : aussi-tôt votre lettre reçue, je me rendis chez Mistris Levison, que je ne trouvai pas chez elle ; mais son mari y étant, je demandai à lui parler. Je lui dis que j'avois pris la liberté de le faire appeller, pour apprendre de lui l'adresse de sa fille. A ces mots, il se leva brusquement, & me dit : Miss Sidney, je n'ai point de fille, ou du moins je renonce à la qualité de père : vous voulez probablement me parler de Mistris Montague, en ce cas, je vous répondrai en deux

mots, que je ne fais, ni ne veux rien favoir d'elle; c'eſt une imprudente, une malheureuſe, dont je voudrois n'avoir jamais entendu parler de ma vie. Quoi! Monſieur, interrompis-je, vous pouvez oublier qu'elle eſt votre fille unique? ſi cela étoit, le monde s'en ſouviendroit à votre place. Revenez à vous, Monſieur, je vous en conjure; ne permettez pas à la paſſion d'étouffer votre prudence ordinaire; conſidérez que votre fille ne peut eſſuyer de diſgrace qui ne rejailliſſe ſur vous; laiſſez-vous toucher de compaſſion à la vue de ſon repentir. Je ſais de bonne part qu'elle eſt dans la plus grande détreſſe; elle manque peut-être du néceſſaire au moment où je vous parle.

En tous cas, Miſs, elle ne doit s'en prendre qu'à elle-même; ſi elle ne s'étoit pas entêtée dans ſes idées romaneſques, ſi .... Arrêtez, M.

Levifon, je ne puis entendre de fang froid toutes vos invectives contre ma plus chère amie : la feule grace que j'aie à vous demander, au cas que vous lui refufiez toute efpèce de fecours, c'eft, du moins, de ne pas me cacher le lieu de fa demeure. J'aurai la douce fatisfaction d'aller l'aider moi-même.

Je veux que l'enfer me confonde, répondit-il en courroux, fi j'en fais la moindre chofe ; d'ailleurs, apprenez que vous ne pouvez me faire une plus grande infulte, que de prononcer le nom de Montague en ma préfence ; c'eft un miférable, un aventurier, & elle une ingrate, la honte de fa famille. Je ne conçois pas comment diable Sir Charles eft affez imbécile, pour permettre à fa fille d'entretenir la moindre correfpondance, avec une compagne qui a manqué de fentimens & de conduite.

Je ne pus tenir à ce discours, mon sang bouillonna dans mes veines. La manière indigne dont il traitoit sa propre fille ne me permit pas de contenir ma colère. Monstre de cruauté, lui dis-je en me levant brusquement, tu es vraiment indigne d'un trésor pareil; mais sache que je publierai par tout ton insensibilité & les malheurs de mon amie. Que la plus vive douleur, que les remords les plus cuisans soient à jamais ton partage! Que le désespoir s'insinue dans ton cœur! qu'il te rende misérable à ton tour, avec cette différence que tu ne trouveras personne qui te plaigne. Adieu, tu te repentiras un jour de ta cruauté. En achevant ces mots, je sortis sans lui donner le tems de me répondre.

Je vous avoue que quand je fus un peu plus de sang-froid, je fus fâchée de m'être emportée de la

ſorte. Mais ſa brutalité ne m'avoit pas permis de réfléchir. O Ciel! de quoi eſt donc compoſé le cœur de cet homme! Quelle reconnoiſſance ne devons-nous pas à Dieu de nous avoir donné des pères qui ne reſpirent que pour nous rendre heureuſe! quant à moi, je promets ſincérement au mien, que ma vie finira avant ma reconnoiſſance. Adieu, ma chére; ſoyez aſſurée que mon attachement pour l'infortunée Laure, m'inſpirera les moyens de découvrir ſa retraite; mon zèle eſt doublement enflammé par l'eſtime & la tendreſſe que je reſſens pour celle qui m'y engage; tous mes vœux ſont pour ſon bonheur, & ma plus grande ſatisfaction de lui répéter combien je ſuis, &c.

HENRIETTE SIDNEY.

LETTRE LVI.

Mistris MONTAGUE *à Miss* BING.

J'AI hier exécuté le projet dont je vous avois parlé dans ma dernière lettre. Je me suis adressée à Mylady D***, & voici comment je m'y suis prise. Je commençai par lui écrire la lettre suivante.

A LA TRES-HONORABLE MILADY D***.

MILADY,

L'éloge qu'on ne cesse de faire de la bonté de votre cœur, a donné la confiance à une personne accablée d'infortunes, d'intéresser votre sensibilité en sa faveur; votre ame toujours ouverte à la compassion ne se fermera certainement pas au récit des malheurs qu'a essuyés la porteuse de cette lettre. Ses beaux jours ont

été obſcurcis par une ſuite non-interrompue de malheurs tous plus fâcheux les uns que les autres. Pardonnez ce moyen extraordinaire de m'introduire juſqu'à vous; j'eſpère que vous excuſerez ma hardieſſe, quand vous m'aurez permis de vous les raconter moi-même. Ils ſont de nature à vous intéreſſer, & à vous faire excuſer l'inexpérience de ma jeuneſſe. J'ai l'honneur &c.

Cette lettre, ma chère Cecile, fit l'effet que j'en avois eſpéré; je ne tardai pas à être introduite. Milady, après m'avoir écoutée, me promit que, ſi d'après ſes informations, elle voyoit la vérité de mon récit, elle employeroit en ma faveur tout ce qui dépendroit d'elle. Elle doit envoyer une perſonne de confiance, voir ſi mon mari eſt auſſi mal que je lui ai dépeint. J'attens à chaque inſtant une viſite de ſa part.

Quelle humiliation! quelle démarche mortifiante! mais il n'en eſt pas que j'héſitaſſe de faire, pour ſauver mon époux des horreurs de la priſon, dont on le menace. Ses forces diminuent tous les jours, les triſtes avant-coureurs de la mort l'entourent déjà de toute part. Oh! mon amie! mon cœur ne peut ſupporter l'idée de ſa perte. Mon inquiétude à ſon ſujet ſoutient ſeule mon eſprit, & l'empêche de s'abattre. —

J'ouvre ma lettre pour vous parler de la viſite que je viens de recevoir; celle qui me l'a faite eſt une jeune perſonne nommée Miſs Lincoln; ſa contenance annonce l'humanité. Elle me trouva occupée à écrire. Je ſuis fâchée de vous diſtraire, Miſtris Wilmot, me dit-elle en entrant; mais Milady *** m'a autoriſée à vous rendre cette viſite; elle eſt toujours prête à faire ce qui dépend d'elle, pour adou-

cir le sort des affligés. Ce début ne me laissa plus douter de sa bonne volonté ; je lui répondis que je la priois d'abord de m'accorder une première grace, qui étoit de permettre que mon mari ignorât une démarche que la nécessité seule m'avoit forcée de faire, qu'ainsi, je la conjurois de ne paroître devant lui, que comme une personne venue pour acheter mes petits ouvrages. Elle y consentit sans hésiter ; aussi-tôt je la conduisis dans la chambre, où le pauvre Montague, pâle, décharné, étoit assis dans un fauteuil, la tête appuyée sur un oreiller, à raison de sa foiblesse. Ce spectacle m'a paru la toucher vivement ; elle examina un instant mes ouvrages pour la forme, & me quitta, en m'assurant que je ne tarderois pas à recevoir de ses nouvelles.

Voilà, ma chère, à quoi j'en suis

maintenant. Quelle fera la fin de tout ceci ? Dieu le fait ; cependant je ne puis m'empêcher de me repaître encore d'efpérance. Il ne fauroit y avoir des perfonnes qui pouffent leur oifive curiofité, au point de s'informer particuliérement de la fituation des malheureux, qu'ils n'ont point envie de fécourir. Un caractère auffi froid n'eft pas dans la nature. Mais il faut que je finiffe ; mes occupations me rappellent.

Je fuis, &c.

LAURE MONTAGUE.



LETTRE LVII.

Mistriss MONTAGUE *à Miss* BINO.

C'EST actuellement, ma chère Cecîle, que votre amie est réduite à la plus grande misère. Ce brutal & méchant Snarley vient d'en agir avec nous de la manière la plus indigne ; il nous a molesté sans cesse pour avoir de l'argent pendant toute la semaine dernière : son cri continuel étoit *de l'argent. Je veux avoir mon argent. Quand diable me donnerez-vous mon argent ?* Enfin, hier il agita & persécuta tellement mon pauvre mari, que je perdis toute patience, à la vue d'une inhumanité semblable. Juste ciel, M. Snarley, m'écriai-je le cœur navré, est-il possible que vous ayez assez peu de sentimens & de religion, pour en agir de la sorte. Je sais, & je conviens que votre demande est juste; mais vous ne

devriez pas oublier que la miséricorde doit toujours tempérer la justice. Cette seule vertu nous rapproche de la Divinité. — Encore de vos beaux discours, interrompit-il, je vous ai déjà dit que je n'en avois que faire; payez-moi, ou parbleu.... O! homme dur & impitoyable! c'est notre vie, c'est notre sang qu'il te faut, tu ressembles à un vrai cannibale; mais souviens-toi cependant, toi qui ne dois ce que tu es qu'à la fortune d'un jour; toi que la prospérité enivre, que ses faveurs empoisonnent, souviens-toi de ne pas trop t'enorgueillir de ton élévation; j'ai moi-même joui autrefois de ses caresses trompeuses. La même main toute-puissante qui t'a élevé au faîte du bonheur & de l'indépandence, peut en un instant te réduire au point où tu étois, te replonger dans ton ancienne misère. Songe que le sen-

tier où tu marches est fort glissant, que le moindre faux-pas peut t'abattre : qu'il est un autre monde après celui-ci, où tu auras besoin d'amis à ton tour. — Mon esprit agité ne me permit pas d'en dire davantage; je fondis en pleurs. Mon mari pâle, foible, abattu, avoit besoin de consolation lui-même ; ce torrent de calamité altèroit visiblement sa constitution. O! indigne & cruel Suarley! le Ciel nous vengera tôt ou tard de ta barbarie! J'espère qu'avant que ce malheureux puisse accomplir ses mauvais desseins, je serai en état, par le secours de Milady ***, de me tirer de ses griffes. Ce monstre est devenu pour moi un sujet d'horreur; il semble vouloir accélérer notre mort, & craindre qu'elle ne le prévienne. Dans quel abîme de malheurs ne nous a pas plongé un attachement indiscret! Notre fatale union

a été la source de nos infortunes. Que ceci soit une leçon pour toi, Cecile, quelque soit le mérite de l'objet de ton inclination; n'oublie jamais ton devoir : si j'avois étouffé la mienne dans mon cœur, au lieu de lui céder sans résistance, je serois encore, sinon heureuse, du moins beaucoup moins misérable. Je ne m'accuserois pas, comme je le fais actuellement, d'avoir causé la perte de ce que j'aime. Imaginez ma détresse, en voyant ce pauvre jeune homme, autrefois si charmant, foible, mourant, couché sur un lit de douleur, privé des alimens, des petites douceurs qu'éxige un état aussi triste; mais il ne languira plus long-tems: le barbare Snarley lui a porté un coup mortel, la nature épuisée succombe sous ce dernier assaut. Moi-même, ma chère, je ne serai plus, que peu de tems à charge à cette ra-

ce d'hommes impitoyables: je ſens intérieurement un certain dépériſſement, qui rend cette prophétie indubitable. Si le ſort vous ramène dans votre pays, vous ne dédaignerez pas, j'eſpère de verſer quelques larmes de compaſſion ſur le tombeau de votre Laure. L'amitié arrachera quelques ſoupirs à votre ſenſibilité ſur le ſort d'une ancienne compagne. La compaſſion vous engagera à prendre ſous votre protection l'orpheline abandonnée qu'elle aura laiſſée derrière elle. La fidelle amie des jours brillans de ma jeuneſſe, n'enſévelira pas ſon affection dans ma tombe. Elle prendra une nouvelle vigueur en faveur du rejetton infortuné d'une famille malheureuſe. Ne ſouffre pas, je t'en conjure ma chère amie, que ma petite Cecile ſe trouve ſans appui ſur la terre. Mon cœur ſe déchire, mes pleurs me dérobent la vue de mon papier. Adieu; n'oublie pas les dernières prières de ta

Laure Montague.

LETTRE LVIII.

Miss Lincoln à Mistris Wilmot.

COMME je sais, Madame, qu'il n'est rien de plus pénible pour une ame sensible & délicate, que le récit de ses malheurs à ceux qui n'ont d'autres droits à notre confiance qu'une compassion sympathique, j'ai pris le parti de vous adresser la réponse de Milady, pour vous épargner cette humiliation & l'embarras d'une course aussi longue. Elle vous prie de m'envoyer vos ouvrages, & d'accepter les cinq guinées que vous trouverez dans cette lettre, comme une marque d'amitié, & une preuve du desir qu'elle a de vous rendre tous les services qui dépendront d'elle. J'espere que M. Wilmot est mieux que quand j'eus l'avantage de le voir, il sera parfaitement rétabli, & vous aussi heureuse que vous le méritez, si le ciel exauce les vœux de votre &c.

CHARLOTTE LINCOLN

LETTRE LIX.

Mistris W*ILMOT à* *Miss* L*INCOLN*.

DE quels termes me servirai-je, Miss, pour répondre à votre lettre obligeante ? Accablée sous le bras pésant de l'infortune, la douleur & le chagrin semblent m'avoir désignée pour être leur victime. Que la volonté du Tout-Puissant soit faite, je dois me soumettre à ma destinée sans le moindre murmure. Si je ne me suis trompée, j'ai cru vous entendre dire que vous n'aviez pas échapé non plus que moi à la verge de l'adversité. En ce cas, vos propres sentimens vous auront peint les miens, en recevant le paquet que vous m'avez envoyé de la part de Milady. Quel échec pour ma sensibilité, de recevoir un présent

de cette nature de la part d'une personne qui m'eſt étrangère ! je ne puis néanmoins m'empêcher d'avouer que le mérite de la Dame qui m'oblige soit un motif de consolation pour moi dans mon malheur.

Puiſque vous m'offrez votre entremiſe, permettez moi d'en faire uſage; toute lettre de ma part à Milady, pour lui prouver ma reconnoiſſance, peut paroître intéreſſée. Daignez donc lui témoigner combien mon cœur eſt ſenſible à ſa généroſité, & combien il reſpecte ſa bienfaiſance. Recevez auſſi mes actions de graces, de l'intérêt noble & délicat que vous avez témoigné prendre à mes infortunes, votre lettre prouve la ſenſibilité de votre ame; mais trop de remerciemens ſont humilians pour un cœur comme le vôtre ; je devrois des excuſes à toute autre perſonne de votre âge, pour

l'avoir dérangée, ou privée d'une occupation plus agréable, que celle de lire les lamentations peu intéreſſantes d'un objet de malheur & d'affliction. Mais à Miſs Lincoln, dont l'ame ſemble être l'aſile des vertus, à Milady qui ne reſpire que pour le bonheur de ſes ſemblables, ce ſeroit vous faire à l'une & à l'autre un affront, & mal juger de votre caractère.

Je voudrois pouvoir vous donner des nouvelles plus favorables de la ſanté de mon mari, mais hélas! avant peu toute queſtion relative à lui deviendra inutile. Je ne vous entretiendrai pas davantage ſur un auſſi triſte ſujet; je me contenterai de vous aſſurer de la reconnoiſſance que votre conduite généreuſe a excitée dans le cœur de l'infortunée,

LAURE WILMOT.

LETTRE LX.

Miss Lincoln à Mistris Wilmot.

Je n'ai pu lire votre lettre, Madame, sans être vivement touchée & sans verser quelques larmes; j'y aurois répondu sur le champ, si Milady ne m'avoit fait dire qu'elle m'attendoit pour faire des visites. Je désirerois pouvoir adoucir votre sort, mais une tendre compassion est tout ce que j'ai à vous offrir; vous devez cependant être persuadée que Milady ne tardera pas à accomplir les promesses qu'elle vous a faites. Je crois que vous ne feriez pas mal de lui écrire; vous pouvez lui faire parvenir votre lettre par la Petite-Poste. Quand vous jugerez à propos de me permettre de vous aller voir, vous me ferez plaisir de me le faire dire;

vous

vous, vous exposeriez à une course inutile, & que je regretterois beaucoup, si vous vous donniez la peine de passer chez moi, où je suis rarement. Je rougis d'avoir différé si long tems à vous répondre, mais Milady ne m'en a pas laissé le tems; sur tout n'oubliez pas de lui écrire. Excusez la liberté que je prends de vous donner des conseils, vous les devez à l'amitié de celle qui ne cessera d'être votre &c.

CHARLOTTE LINCOLN.



LETTRE LXI.

Miſtris WILMOT *à Miſs* LINCOLN.

POUR prouver à l'aimable & ſenſible Miſs Lincoln, de quelle part j'ai pris ſes conſeils, j'ai cru à propos de ne pas différer à lui écrire pour lui en témoigner ma reconnoiſſance. J'ai fait auſſi parvenir une lettre à Milady, où je m'efforce de lui faire voir que celle qu'elle veut obliger n'eſt pas une ingrate. Écartez, je vous prie, de ſon eſprit tous les ſoupçons, que mon ſilence a pu y faire naître; il n'a été occaſioné que par la défiance que me donne l'humble ſituation où le ſort m'a réduite.

Votre cœur, ainſi que vos ſentimens, ma chère Miſs, ſont tout-à-fait extraordinaires, dans ce ſiécle de diſſipation & de folie, mais vous me faites entendre que la main de

l'adverſité a pris ſoin de les former elle-même ; c'eſt une maîtreſſe admirable, mais ſévère ; je lui dois ce que j'ai de réſignation & de patience, ainſi que votre tendre compaſſion, qui m'aidera à ſupporter mes peines. D'eſpérer, me dites-vous; oh ! vous ignorez que le bonheur ne ſe réfugie dans le cœur humain, que quand il ne peut plus trouver d'autre aſile ; quoique jamais en repos, ſouvent interrompu, arrêté dans ſa courſe, ce n'eſt qu'avec répugnance qu'il ſe livre à l'homme, & une fois banni de ſon cœur, il n'y rentre plus, & s'en éloigne ſans ceſſe.

Je ne veux pas cependant vous ennuyer plus long-tems de mes réflexions ſur une choſe qui m'eſt devenue totalement étrangère ; tout mon eſpoir ſe borne à un ſeul point ; le tems vous découvrira le ſecret de

mon ame. Votre visite, que vous me faites espérer, me sera une douce consolation dans mes infortunes; mais si vous me le permettez, je passerai moi-même chez vous samedi, ou dimanche, selon que vous me l'indiquerez. Adieu, Miss; je souhaite que vous n'éprouviez jamais les afflictions & les chagrins de celle à qui vous permettez de se dire votre amie

LAURE WILMOT.



LETTRE LXII.

Madras

Miſs Bing à Miſtris Montague.

Si les larmes de la compaſſion, ô! ma pauvre Laure, pouvoient adoucir tant ſoit peu vos chagrins, ils ſeroient diminués par celles que j'ai répandues; en liſant votre lettre, mon cœur s'attendrit & partagea vos ſouffrances. Je me figurois voir ma meilleure amie, ma compagne de jeuneſſe, ſuccombant ſous le poids de l'infortune ; la misère & le beſoin, triſtes compagnons de l'indigence, me paroiſſoient autant de monſtres affamés tournans ſans ceſſe autour d'elle. Pourquoi cet immenſe océan met-il une barrière auſſi impénétrable entre deux cœurs qu'unit l'amitié ? Que ne puis-je voler au ſecours de la vertu

opprimée, relever ton esprit abattu, soulager ta misère ! mais ne t'abandonne point totalement à tes infortunes, elles n'auront qu'un tems; tu n'es point faite pour être malheureuse; je voudrois pouvoir t'aider, mais ne le pouvant par des effets, je tâcherai de le faire par des paroles, & de t'égayer en te racontant une petite histoire à laquelle je suis sûre que tu prendras part : cependant, promets-moi d'abord de remettre la lettre ci-jointe à Miss Sidney, dont j'ai perdu l'adresse. Maintenant je commence mon récit par une description que tu traiteras de poëtique & qui n'en est pas moins véritable. Nous fûmes invités, il y a environ huit jours, à une partie sur l'eau; le tems étoit superbe; un beau soleil sans nuâges embellissoit des campagnes comme l'on n'en voit point dans votre pays; le coup d'œil imposant

d'une mer immenſe d'un côté, d'habitations, d'arbres étrangers, de plantes curieuſes de l'autre ; la nature qui ſembloit s'être parée d'un éclat extraordinaire, tout concouroit à rendre cette fête délicieuſe ; une collation compoſée de proviſions de toute eſpèce, nous attendoit à un ancien hermitage, ſitué au pied d'une montagne, ſur les bords d'un lac charmant : nous y fûmes conduits dans une barque joliment décorée, eſcortés d'une excellente muſique, qui jouoit continuellement pour nous diſtraire. Le doux frémiſſement de l'eau, ſans ceſſe agitée par le mouvement des rames, la variété pittoreſque des payſages de ce beau climât, charmoient également l'œil & l'oreille, & prouvoient irréſiſtiblement à nos ſens enchantés, que c'étoit là que la belle & ſimple nature tenoit ſa Cour. Nous étions tous en

admiration, un ſilence contemplatif régnoit parmi l'équipage, & rien n'eût troublé mon raviſſement, ſi mes penſées ne ſe fuſſent tournées involontairement ſur le ſort bien différent de ma chère Laure; ma tendre ſympatie m'occupoit au point que je me trouvai au lieu de notre deſtination, avant que de m'être apperçue que nous euſſions bougé de place.

Nous deſcendîmes à terre, & après avoir été viſiter cette grotte inimitable, ouvrage dont ne ſauroit approcher la main des hommes, nous dirigeâmes nos pas vers un gros arbre touffu qui ſe trouvoit à peu de diſtance de cet hermitage, & ſous l'ombrage duquel on nous ſervit une collation magnifique.

Notre repas champêtre fini, nous nous levâmes & voulûmes pénétrer plus avant dans cet antre ſouterrain, où le bras puiſſant du Créateur ſe fait

admirer à chaque pas. Le propriétaire de la barque, celui qui nous donnoit cette fête, m'offrit honnêtement son bras, que j'acceptai ; il m'éloigna insensiblement du reste de la compagnie, & m'adressa ensuite la parole en ces termes : la bonté de votre caractère, Miss, me fait espérer que vous ne vous offenserez pas de la liberté que j'ai prise de lire cette lettre ; il en tira en même tems une de sa poche, qu'il me présenta en ajoutant : vous l'aviez laissé tomber en descendant de la barque, je l'ai ramassée, sans trop savoir à qui elle appartenoit, & la curiosité l'emportant sur la discrétion, je vous avoue, en rougissant, que je ne pus m'empêcher de la lire ; ce qui vous surprendra encore plus, c'est qu'il s'en faut de beaucoup que j'en sois fâché, car j'y ai trouvé l'histoire d'une personne à qui je prends l'intérêt le plus

tendre. Oui, Mifs, vous voyez devant vos yeux un homme qui pendant plufieurs années a été le jouet de la fortune. Mais pour excufer ma hardieffe d'avoir ofé ouvrir une lettre qui vous étoit adreffée, je vais vous inftruire de quelques particuliarités de ma vie.

Son récit étant trop long pour trouver place ici ; je me contenterai, ma chère Laure, de vous donner un précis de fes aventures.

Il me dit qu'ayant été deftiné dans fa jeuneffe pour le Barreau, & ne fe fentant aucun goût pour une étude auffi pénible, il fe fauva de chez lui, fe cacha, & s'embarqua fur un vaiffeau qui faifoit voile pour les Iles.

Il goûta beaucoup ce genre de vie ambulante qui s'accordoit parfaitement avec fon inclination naturelle ; il y remplit fi bien fon devoir, qu'il obtint la place de Con-

tre-Maître d'un vaiſſeau deſtiné pour la Jamaïque : dans le cours de la traverſée il eut le bonheur de ſauver une jeune perſonne des mains brutales de ſon Capitaine, qui vouloit lui faire violence ; ils ne furent pas plutôt à terre qu'elle l'épouſa par reconnoiſſance. En un mot, je fus très-étonnée d'apprendre que je parlois à l'époux de votre fidèle Jenny. Il eſt inutile d'après cela, de vous répéter les malheurs qui l'obligérent d'abandonner furtivement une femme qu'il n'a jamais ceſſé d'aimer, & que ſa propre ſûreté le força à laiſſer ſans appui dans une terre étrangère : il ſuffit de vous raconter la fin de ſes aventures. Après s'être ſauvé la nuit d'auprès de ſa chère Jenny, il engagea quelques matelots de ſa connoiſſance à le cacher dans un vaiſſeau allant à Liverpool ; il y arriva ſans accident, & ne fut pas plu-

tôt de retour dans son pays, que par la protection de quelques amis, il parvint à obtenir son pardon de son oncle, que sa fuite avoit fort indisposé contre lui. Ce vieillard lui voyant une aversion si forte pour le barreau, & un goût décidé pour la marine, lui permit généreusement de suivre son inclination dominante. Il lui procura un poste avantageux à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, & lui donna des lettres de recommandation pour ce pays, où par une suite d'événemens heureux, il amassa en peu de tems une très-jolie fortune. Il fait ici un commerce assez étendu, il a un vaisseau à lui seul; sa droiture, & ses bons procédés avec les Indiens n'ont pas peu contribué à ses succès, & à lui attirer l'estime générale. Sa conduite, quoiqu'involontaire, à l'égard d'une femme qu'il aimoit, étoit la seule

chofe, m'a-t-il dit, qui lui fit de la peine. Il m'a affuré que s'il eût fçu où la trouver, il n'eût pas attendu jufqu'à ce jour à lui faire un fort digne de fa nouvelle fortune. Son projet eft de fe hâter d'arranger fes affaires dans ce pays, afin de retourner en Europe au plus tard l'année prochaine, pour y partager le fruit de fes travaux avec fon époufe. Vous trouverez ici jointe une lettre, & un billet de banque, qu'il lui envoie en attendant fon retour. Admirez, ma chère Laure, comment les chofes fe découvrent ! La lettre que j'avois laiffé tomber & qu'il avoit ramaffée, étoit précifément celle où vous me faifiez le récit des malheurs de la vertueufe Jenny : je l'avois mife exprès dans ma poche pour la montrer à une de mes compagnes.

Je partage d'avance, la joie que vous éprouverez à communiquer cet-

te bonne nouvelle à votre fidèle servante; cette occasion d'éxercer votre génie bienfaisant, donnera quelque relâche à vos chagrins & vous acquérera de nouveaux droits à sa reconnoissance.

Adieu, dites mille choses de ma part à votre mari, à qui je souhaite ainsi qu'à vous, un sort plus heureux. Je me flate que la noblesse de vos sentimens vous mettra au dessus de la petite vanité de refuser une bagatelle que je vous envoie pour ma filleule. Je suis &c.

CECILE BING.



LETTRE LXIII.

Miss Bing à Miss Sidney.

Pour le coup, ma chère Henriette, je me flatte d'avoir enfin trouvé le moyen de vous faire découvrir la retraite de notre pauvre Laure. Je l'ai chargée elle-même de vous faire parvenir cette lettre, que j'ai enfermée dans celle que je lui ai écrite : il vous sera aisé, en intérogeant celui qui vous la remettra de découvrir sa demeure. Je souhaite que ce petit stratagême réussisse, car je suis d'une inquiétude extrême sur son compte. Adieu, je ne vous dis rien de plus, parce que par le même vaisseau, vous recevrez des nouvelles plus détaillées de votre &c.

Cecile Bing.

LETTRE LXIV.

Miſs Sidney à Miſs Bing.

CE à quoi mes ſoins, mes recherches, mes efforts n'avoient pu me faire parvenir, vient enfin de m'être procuré par un heureux haſard, auquel je n'avois garde de m'attendre. En un mot, pour ne pas vous tenir en ſuſpend, je viens de retrouver notre aimable Laure. Ma bonne fortune m'ayant conduite hier matin chez Miſs Lincoln, je ne fus pas peu ſurpriſe d'y rencontrer notre ancienne compagne. J'y étois déjà depuis quelque tems, elle me faiſoit admirer de très-jolis colifichets, que Milady *** l'avoit chargée de vendre au profit d'une jeune Dame, qu'une longue ſuite de malheurs avoit réduite à la plus grande misère. Elle me dit

que ſon intention étoit d'en faire une lotterie, & m'engagea à prendre deux billets, ce que je fis de bon cœur. A l'inſtant même on vint lui dire qu'une perſonne nommée Miſtris Wilmot demandoit à la voir. Qu'on la faſſe monter, répondit elle avec empreſſement; elle m'apprit en même tems, que c'étoit précisément celle pour laquelle elle s'intéreſſoit. La contenance de cette étrangère nous toucha, & nous parut un tableau frappant de la douleur & de la détreſſe. Elle n'eut pas plutôt levé les yeux ſur nous, qu'elle fit un grand cri & ſe laiſſa tomber ſur un fauteuil qui étoit auprès d'elle. Nous volâmes à ſon ſecours; je déliai les cordons d'un grand voile qui lui couvroit tout le viſage. Mais! qui vous peindra mon étonement, en reconnoiſſant notre chère & bien aimée Laure? Les ſecours que nous lui

donnâmes l'eurent bientôt fait revenir à elle même ; elle leva sur moi ses yeux si tendres & si touchans, & me dit d'un air plein de confusion ; daignerez-vous encore, Miss, reconnoître pour votre amie, une pauvre & malheureuse créature ? Ne rougissez-vous pas d'avoir été autrefois liée à une personne accablée de chagrins & d'infortune ? Non, non, ma chère amie, interrompis-je en l'embrassant, n'ayez pas aussi mauvaise opinion de votre Henriette ; je m'étois flattée que vous eussiez eu assez d'amitié pour moi, pour m'avertir de votre retour en Europe. Ma chère Henriette, répondit-elle, j'ai trouvé l'amitié si trompeuse, son nom si abusif, j'ai été tant de fois séduite par ses fausses protestations, que j'ai confondu malgré moi la sincérité avec l'hypocrisie ; ce qui m'a fait négliger le seul cœur ver-

tueux qu'elle m'eût conſervé. Pardonnez-moi mon injuſtice.

Miſs Lincoln nous regardoit ſucceſſivement avec la plus grande ſurpriſe. Je lui expliquai ce miſtère en peu de mots ; enſuite je reconduiſis Laure chez elle. Vous ne ſauriez vous ſigurer combien ſes malheurs l'ont changée ; la misère a creuſé ſes joues, les roſes en ſont diſparues ; une pâleur mortelle eſt répandue ſur ſon charmant viſage. Je tremble d'être venue trop tard à ſon ſecours, je frémis quand je ſonge au triſte état où je viens de la voir ; je crains que la mort ne veuille pas ſe déſaiſir de ſa proie. Son cœur ſenſible & délicat a reçu une ſecouſſe trop violente ; le monde ne tardera pas à être privé de la plus aimable & de la plus méritante des femmes. Son mari, ce trop aimé Montague, me ſemble encore plus mal que ſon

épouſe; la maladie qui a épuiſé ſes forces, & en a fait un vrai ſquelette, n'a pu le dépouiller de cet air gracieux, doux & prévenant qui a été ſi fatal à notre amie; il conſerve encore dans la figure quelque choſe de ſéduiſant qui peint la candeur & la bonté de ſon ame; je gémis ſincèrement des malheurs de ces infortunés; il faut que le vieux Leviſon ait un cœur de roche pour réduire à cette extrémité un couple auſſi charmant, & le voir deſcendre au tombeau ſans leur tendre la main, ſans verſer une ſeule larme. J'ai été enchantée de leur petite Cecile. Elle eſt non-ſeulement jolie, mais ſes gentilleſſes enfantines ont quelque choſe de ſi inſinuant, qu'elle ſemble avoir hérité de l'amabilité de ſa mère. Je l'ai vivement ſollicitée de me permettre de l'emmener un inſtant avec moi, car j'étois toute glo-

rieuſe d'avoir acquis ſes bonnes graces. Mon père en a été enthouſiaſmé, il a même eu la bonté de conſentir à ce que je m'en chargeaſſe, ſi elle venoit à perdre ſon père & ſa mère. Je ne vous entretiendrai pas davantage d'un ſujet qui me perce le cœur; je vous dirai ſeulement, que la vertueuſe Jenny Morgant ſoutient le retour de fortune de ſon mari avec la même fermeté qu'elle a ſupporté ſa misère.

Je finis cette lettre pour aller voir de nouveau ces chers objets à qui je conſacre volontiers mon loiſir, & dont je vous donnerai ſouvent des nouvelles. Je ſuis.

Henriette Sidney.



LETTRE LXV.

Miſs SIDNEY *à Miſs* BING.

JE ſors actuellement, ma chère Cecile, de chez notre infortunée Laure; j'y ai trouvé un étranger qu'elle m'a dit avoir eu pour elle les meilleurs procédés poſſibles; il eſt Procureur, il ſe nomme White; c'eſt dans ſon Étude que Montague a trouvé ſa ſubſiſtance, depuis ſon arrivée en Angleterre; c'eſt un homme plein de mœurs & de religion, qui dans toutes les afflictions que ces deux époux ont eſſuyées, ne les a jamais abandonnés un ſeul inſtant; il a pourvu, autant qu'il étoit en lui, à leurs beſoins; il a fait tous ſes efforts pour ramener le barbare Stanley à des ſentimens plus humains à leur égard.

Son attachement pour ces pauvres infortunés lui a gagné mon eſtime : il reſta avec nous juſqu'à huit heures, qu'à mon grand regret, ſes affaires le rappellèrent à ſon Étude. Montague fait le plus grand cas de ſes talens, de ſon intelligence ; il ne ceſſe de vanter la bonté de ſon cœur & de ſon caractère.

Auſſi tôt qu'il fut parti, je propoſai à Laure & à ſon mari de venir paſſer quelque tems avec moi à la campagne, ne doûtant pas que cet air, plus pûr que celui de la Ville, ne ſoit favorable au rétabliſſement de leur ſanté. Montague ſecouant la tête, me répondit qu'il ne croyoit pas que dans l'état où il ſe trouvoit, aucun air pût le guérir, ni même prolonger ſes jours. En vérité, ma chère, je ſuis à peu près de ſon opinion; mais enfin je ne veux négliger aucun moyen de le ſauver,

s'il est possible. Quant à notre pauvre Laure, je crains que les efforts qu'elle fait pour cacher sa douleur, ne la rende plus poignante. Je ne les quittai que fort tard, & après avoir tâché de les consoler & de les rendre plus tranquilles. Mon projet est de leur mener demain Sir Richard Jebb, afin de le consulter sur leur situation; je m'en rapporterai à son avis, & s'il juge que l'air de la campagne puisse leur faire le moindre bien, je les y entrainerai de force.

Je n'ai rien fait de tout ceci sans consulter mon père, qui m'a permis de disposer de son château; il a même poussé l'humanité au point de m'engager à leur offrir sa maison de Londres, je profiterai de ses bontés, & les prierai d'y venir loger, si le Docteur ne leur conseille pas l'air de la campagne. Je suis &c.

HENRIETTE SIDNEY.

LETTRE LXVII.

De la même à la même.

Je fors actuellement, avec Sir Richard Jebb, de chez nos pauvres amis; je gémis, en vous faisant part de son opinion sur l'état de ces malades. Il m'a assuré que l'infortuné Montague étoit perdu sans ressource, qu'il ne lui restoit pas huit jours à vivre. Son épouse, ajouta-t-il, s'achemine aussi à grands pas vers sa tombe. O ma Cecile, qu'il est bien désolant pour moi de n'avoir pu trouver ces deux inestimables époux, qu'au moment où la Parque impitoyable s'apprête à couper le fil de leurs jours, mon zéle & mon amitié se borneront donc à leur rendre les derniers devoirs, à arroser leurs cendres de mes larmes! Ce n'a été qu'après de

grands combats, que je ſuis parvenue à déterminer ces pauvres victimes à ſe laiſſer conduire chez mon père; je ne leur donnai point de relâche que je ne les euſſe forcées à y accepter un appartement, afin de leur y rendre mille petits ſervices, que l'éloignement eût rendu impoſſibles. Montague fut obligé de ſe faire tranſporter en litière, il étoit d'une ſi grande foibleſſe, que le mouvement faillit pluſieurs fois le faire évanouir, mais grace au Ciel il y arriva ſans accident; voici le ſecond jour qu'ils ſont avec moi. Laure eſt ſans ceſſe occupée du danger où elle voit ſon époux, qui de ſon côté, regarde ſa diſſolution comme très-prochaine. Hier, il profita du moment où ſon aimable compagne repoſoit, ce qui ne lui arrive guères, & m'adreſſant la parole d'une voix foible & entre-coupée, il me tint.

le discours suivant qui me toucha jusqu'au fond de l'ame. » Trop gé-
» néreuse Miss Sidney, que vous
» rendrai-je pour toutes les atten-
» tions & les bontés que vous daignez
» avoir pour un misérable. Qu'il
» en est peu, qui du sein de la prof-
» périté consentent à jetter un re-
» gard de compassion sur l'humani-
» té souffrante! votre conduite ex-
» cite vivement ma reconnoissance,
» elle me pénêtre d'estime & de res-
» pect pour notre vertueuse bienfai-
» trice; mais hélas! je sens, que tous
» vos efforts ne sauroient me rap-
» peller à la vie, la nature épuisée
» va me faire chercher dans le si-
» lence d'un tombeau, un repos que
» m'a refusé la tyrannie des hom-
» mes. Le sort de celle que j'ai as-
» sociée à mes malheurs, a été, vous
» le savez, aussi infortuné que le
» mien propre. Notre jeunesse s'est

» consumée dans le chagrin, sans
» y avoir donné lieu par aucune autre
» imprudence que par notre mariage.
» Nous l'avons, j'espère, suffisam-
» ment expiée, en luttant sans relâ-
» che, depuis ce moment, contre
» tout ce que l'adversité a de cha-
» grins & d'amertume. Je me suis
» resigné à la volonté du Tout-Puis-
» sant, je me suis soumis à la ri-
» gueur de ma destinée, persuadé
» que l'impatience & les murmures
» indiscrets, contre les décrets tou-
» jours justes de sa Providence, ne
» serviroient qu'à me rendre plus
» criminel, & à l'irriter davantage.
» Je vois actuellement le moment qui
» va terminer mes peines; mais ma
» mort, quoique prévue, sera un
» coup terrible pour le cœur sensi-
» ble de ma pauvre Laure. Je crains
» qu'elle n'ait pas la force d'y ré-
» sister, que sa constance ébranlée

» par tant de chagrins successifs, n'y » succombe: toute mon espérance est » dans votre douce consolation, dans » les soins généreux que vous lui » prodiguerez, & qui l'engageront à » vivre pour vous en témoigner sa » reconnoissance. Je n'ai pas besoin » de vous supplier de déployer en » sa faveur, cette bienfaisance na- » turelle, qui fait la base de votre » ame ; votre amitié vous dictera, » mieux que ma voix, les remèdes » convenables à un revers aussi sen- » sible. Mais, ô ma vertueuse amie ! » ajouta-t-il, en redoublant d'émo- » tion, j'ai un dépot précieux à » vous confier, un trésor qui exige » une main sûre. Vous m'entendez » certainement, & vous consentirez » à le garantir des outrages d'un » monde rempli de malice. Pro- » mettez moi que ma fille trouvera en » vous une mère ; « en même tems il

me prit la main, qu'il arrofa de fes larmes. Vous jugez bien que je le lui promis de tout mon cœur, ainfi que tout ce qui dépendoit de moi pour tranquillifer ce tendre père. Il me parut foulagé du poids qui l'oppreffoit, & avoir beaucoup de confiance en mes promeffes ; il me témoigna, qu'il étoit perfuadé que fa chère Laure ne tarderoit pas à le fuivre. Quant à lui, je doute qu'il puiffe durer long-tems; fa refpiration eft coupée, il eft obligé de s'interrompre à chaque mot, pour reprendre haleine. Je vis fes traits fe raminer, & quelque chofe de furnaturel briller dans fes yeux, quand je l'affurai que je regarderois la petite Cecile, comme ma propre fille. Il eft dommage, que tant de douceur, de délicateffe & d'amabilité, aient été facrifiées par une démarche imprudente, & par un monftre d'infenfibi-

lité & de tyrannie. Juſte ciel! on vient m'avertir que le pauvre Montague ſe trouve beaucoup plus mal. Je vole à ſon ſecours. ——

C'en eſt fait, ma chère amie, le plus tendre des époux vient de terminer ſa carrière. La mort l'a délivré de tous les malheurs qui n'ont ceſſé de l'accabler depuis l'inſtant de ſon mariage. Je vais tâcher, ſi la douleur me le permet, de vous raconter les particularités d'une fin auſſi touchante. Auſſi-tôt que j'appris qu'il étoit plus incommodé, je courus au plus vîte à ſa chambre, je le trouvai luttant contre les terribles avant-coureurs de la mort; il étoit ſans parole, la main de ſa chère Laure ſerrée dans la ſienne, les yeux fixés languiſſamment ſur cette épouſe chérie: il les leva un inſtant vers le Ciel, comme pour implorer ſa protection, fit un effort pour porter

cette main à sa bouche; mais les forces lui manquant, il retomba sur son oreiller, & expira à l'heure même. Mistriss Montague jetta un grand cri, se précipita sur ce corps inanimé, & perdit connoissance; nous profitâmes de sa situation, pour l'arracher de ce lieu d'horreur, à quoi nous eûmes beaucoup de peine; elle avoit tellement serré ses bras autour de son mari, que nous fûmes obligés d'user de violence pour l'en détacher & l'emporter ailleurs. Alors nous employâmes tous nos soins à la faire revenir: le Docteur, qui ne la quitta jamais, nous dit que si les larmes ne venoient point à son secours, elle étoit perdue sans ressource. Je vous écris maintenant à côté de son lit, où elle est dans un état d'insensibilité qui nous allarme: mon cœur se déchire à la vue de ce triste tableau; que de réflexions ne fais-je pas en ce mo-

ment ſur l'inſtabilité des biens, des avantages de ce monde périſſable! Je vois devant mes yeux un modèle de vertus, de beauté, une jeune perſonne deſtinée à jouir d'une fortune conſidérable, dont l'amabilité, l'eſprit vif & délicat rendoit la ſociété ſi agréable, & je la vois ſur un lit de douleur, accablée de chagrins, privée en quelque ſorte de toutes ſes facultés, réduite à la plus grande misère; qui oſera, après cela, s'énorgueillir des avantages du corps & de la fortune! ——

Hélas! ſon état varie à chaque inſtant, elle vient de paſſer de la plus froide inſenſibilité, à l'agitation la plus violente. Elle appelle à haute voix ſon époux, le conjure d'attendre un inſtant après elle. Ah! s'écrie-t-elle, il ne m'entend pas, il ne veut pas différer, il n'a plus d'oreille,

il eſt ſourd ! il eſt mort ! voyez-vous comme il ſe ſauve. — Mais non, il ſe retourne, il me ſourit. — Écoutez! écoutez! entendez-vous cette muſique céleſte? Il ſe perd dans les nues, le Ciel lui ouvre un paſſage. — Quel éclat brille dans ſes regards! — Attends, Montague, attends, ta Laure veut entrer avec toi dans ce ſéjour de gloire. —

Maintenant, Cecile, c'eſt à toi qu'elle s'adreſſe ; elle nomme auſſi ſon père, ſa mère, ſon cher enfant, tous ceux de ſa connoiſſance. Le bon M. White & mon père ſont allés chez M. Leviſon, l'informer du déplorable état de ſa fille. J'attends leur retour à chaque inſtant. — Je viens de m'éloigner de la vue de ce ſpectacle, que mon cœur ne pouvoit plus ſoutenir ; j'irai cependant bientôt relever la pauvre Morgan qui eſt abſorbée de douleur aux pieds du lit de ſa Maîtreſſe. ——

Je reprens la plume pour vous rendre une nouvelle ſcène qui vient de ſe paſſer à mes yeux. Je vous ai dit que j'attendois le retour de M. White & de mon père, j'ai été ſurpriſe de leur voir amener M. Leviſon avec eux ; ſa femme y ſeroit venue auſſi, ſi la triſte ſituation de ſa fille ne lui en eût ôté la force. Je ſuivis ce père, jadis ſi endurci, dans la chambre de la malheureuſe Laure; elle étoit toujours dans ſon lit, les yeux égarés & tournés vers le Ciel. M. Leviſon s'approcha de ſon chevet, lui prit tendrement la main, en lui diſant : eh bien, Laure, vous ne voulez donc pas regarder votre père? Mon père ! s'écria cette infortunée, ſans ſavoir ce qu'elle diſoit ; effectivement, je me ſouviens d'avoir eu un père, mais ne ſavez-vous pas qu'il a poignardé mon Auguſte, qu'il a abandonné ſa propre fille ? Tenez,

regardez plutôt ce bel Ange qui vient me chercher, c'eſt l'eſprit de Montague qui me fait ſigne de le ſuivre. Mon pauvre enfant, interrompit alors ce père vraiment touché, j'ai cauſé tes malheurs, mais je reviens à toi; oublie, je t'en conjure, mon obſtination barbare. O Miſs Sidney ajouta-t-il, en ſe tournant vers moi, que de repentirs je me fuſſe épargné, ſi j'euſſe voulu écouter vos ſages remontrances! — En vérité, ma chère Cecile, quelqu'ait été ſa dureté, ſon état vous feroit compaſſion; je ne puis comprendre que ce ſoit le même homme. ———

Sir Richard Jebb me conſeille de faire tranſporter notre malade demain dans la chambre où repoſe le corps de ſon mari, dans l'eſpérance que ce triſte ſpectacle la frappera, la fera revenir à elle, & lui arrachera des larmes. C'eſt le ſeul moyen, dit-il, de la ſauver.

Je viens d'apprendre à l'inſtant, que Miſtris Leviſon, frappée des malheurs de ſa fille, s'eſt ſentie attaquée d'une fièvre violente, accompagnée de tranſports, qui font craindre pour elle. Demain je vous manderai tout ce qui ſe ſera paſſé juſqu'alors. ——

L'avis du Docteur, ma chère Cecile, a produit des merveilles. On mena ce matin notre pauvre Laure dans la chambre de ſon mari; on avoit ôté le deſſus du cercueil, pour lui en procurer la vue. Ma chère amie, lui dis-je en y entrant, vous ſentez-vous la force de revoir encore une fois votre Auguſte? Elle me regarda d'un air égaré, & ſoupira pour toute réponſe; je la conduiſis alors auprès du cercueil, elle joignit les mains, donna toutes les marques du plus violent déſeſpoir, fixa quelque tems ce corps inanimé, enfin ſe

jetta dans mes bras, & fondit en larmes. C'étoit tout ce que je desirois; ces larmes étoient les premières qu'elle eût repandues depuis la mort de son époux; je la laissai pleurer long-tems sans l'interrompre; & quand je crus qu'il étoit tems de l'éloigner de ce spectacle lugubre, Laure, lui dis-je, en lui serrant la main, vous avez assez suivi le penchant de votre cœur, il est juste que la raison ait son tour, la fortune a épuisé sur vous tous ses traits; elle va cesser de vous persécuter; c'est à vous de réparer les brêches qu'elle a faites dans votre ame. Elle m'écouta en silence, avec attention, les mains toujours jointes, & l'esprit absorbé dans ses tristes pensées. Ma chère amie, continuai-je, cessez de vous plaindre de la perte d'un tendre époux, je crois l'entendre vous supplier de supprimer des soupirs qui troubleroient le repos

dont il jouit, ſi les bienheureux pouvoient reſſentir quelques peines. Vous devez encore eſpérer. — Eſpérer! interrompit-elle vivement; non, l'eſpérance, ce dernier ſoutien des malheureux, eſt actuellement hors de ma portée. — Hélas! ma tête eſt dérangée; je me ſouviens d'avoir un père, une mère. — Mais à quoi bon? Ils ont abandonné l'infortunée Laure.

Non, m'écriai je, ils ne vous ont point abandonnée, ils aſpirent au moment de vous recevoir dans leurs bras, de vous ſerrer contre leur ſein: deſirez-vous les revoir? Ouï, répondit-elle avec tranſport, je voudrois leur recommander ma petite orpheline, & obtenir leur bénédiction, avant partir de ce monde. Je tentai alors de la faire ſortir de ce lieu d'horreur; attendez, me dit-elle d'un ton ſuppliant, vous êtes mon amie, ne me refuſez pas une dernière con-

ſolation, laiſſez-moi contempler ce corps juſqu'à ce que mon ſang ſe fige dans mes veines, le terme n'en ſera pas long, je le ſens ici, ajouta-t-elle en portant la main ſur ſon cœur; promettez-moi auſſi, au nom de l'amitié, d'avoir ſoin que le même tombeau renferme nos triſtes reſtes. La voix lui manquant à ces mots, elle tomba ſans connoiſſance. — Elle eſt maintenant dans un état plus calme, le ſommeil s'eſt emparé de ſes ſens; puiſſe-t-il lui être favorable! Sir Richard dit que tout dépend de ce moment, je ne veux point l'abandonner, je ne tarderai pas à vous donner de ſes nouvelles. Je ſuis &c.

HENRIETTE SIDNEY.



LETTRE LXVIII.

Miss Sidney à Miss Bing.

O! ma Cecile! le plus grand des malheurs est enfin arrivé, la nature est en deüil pour la plus aimable de ses filles, tout est ici dans la consternation, nous venons de perdre l'incomparable Laure.

Je vous avois annoncé à la fin de ma dernière lettre, que du réveil de cette infortunée dépendoient toutes nos espéiances. J'entrai dans son appartement après vous avoir écrit, je me glissai doucement à côté de son lit, elle continuoit de dormir, & ne s'éveilla que plus d'un quart-d'heure après, se plaignant d'une soif extrême. Je fis entrer Sir Richard, qui, l'ayant regardé, secoua la tête: » Docteur, lui dit-elle, aussi-tôt

» qu'elle l'apperçut, ne trompez
» point mes bienfaiteurs ; je sens ma
» fin s'approcher, mon cœur n'a plus
» la force de battre. Henriette, ma
» tendre amie, ne pourrois-je pas,
» avant mourir, revoir encore une fois
» ma petite Cecile ; je voudrois, avant
» la quitter, lui donner le seul bien
» qui me reste, la bénédiction d'une
» mère qui n'attend que cela pour aller
» rejoindre son époux. Vous m'avez
» dit aussi que je pouvois espérer mon
» pardon de mes parens à qui j'ai man-
» qué ; où sont-ils ? Il est tems qu'ils
» se hâtent de paroître. «

Tranquillisez-vous, ma chère Laure, lui répondis-je, pouvant à peine articuler ; votre mère est incommodée, & ne peut venir, mais votre père n'aspire qu'au moment de vous assurer qu'il vous a rendu toute sa tendresse. — En ce cas, faites-le entrer, priez-le de me bénir avant

„ que la mort ne me ferme les yeux;
„ quant à ma mère, j'eſpère la revoir
„ dans un ſéjour plus fortuné. "
J'ouvris alors la porte à ce père déſolé; il s'approcha du lit de ſa fille, tenant dans ſes bras la petite Cecile; il ſe précipita auſſi tôt à genoux les larmes aux yeux; mais elle lui tendit la main, en diſant: „ daignez-vous, ô mon
„ père! accorder le pardon de votre
„ Laure; lui permettez-vous d'enſé-
„ velir ſa faute dans ſon tombeau;
„ peut-elle ſe flatter d'obtenir votre
„ bénédiction, & l'oubli de ſa dé-
„ ſobéiſſance? " Hélas! ma pauvre fille, répondit-il en ſanglottant, que parles-tu de pardon à un père barbare, qui te le demande lui-même? Il ſe reproche amérement d'avoir eu la dureté de ſacrifier ſa fille unique. —
„ Ne vous reprochez rien, inter-
„ rompit cette vertueuſe mourante,
„ le Ciel a permis que tout fût pour

,, le mieux ; je méritois mon ſort,
,, & je meurs contente de me re-
,, voir dans vos bonnes graces : aſſu-
,, rez ma mère de l'amour reſpec-
,, tueux que je n'ai jamais ceſſé d'a-
,, voir pour elle. Henriette, donnez-
,, moi mon enfant, & ſoulevez tant
,, ſoit peu ma tête. « Elle embraſſa
alors tendrement la petite Cecile qui
pleuroit, comme ſi elle eût prévu
qu'elle alloit perdre ſa mère. Elle
paſſa ſes deux petits bras autour du
cou de l'infortunée Laure, qui la ſerra
contre ſon ſein, & lui dit avec émo-
tion : ,, ô mon cher enfant, ſeul gage
,, d'un amour malheureux, portrait
,, vivant de mon aimable Auguſte,
,, il faut que je t'abandonne ! que je
,, te laiſſe expoſé aux miſères atta-
,, chées à la vie humaine ; dénuée
,, moi-même de tout ici bas, je n'ai
,, rien à te laiſſer. M. Leviſon, je
,, vous le recommande ; ſervez-lui

„ de père ; que votre tendresse se
„ réveille en sa faveur ! Je prie le Ciel
„ qui m'a condamnée aux plus sé-
„ vères afflictions, de regarder d'un
„ œil plus favorable une pauvre pe-
„ tite orpheline. Ma chère Hen-
„ riette, répétez-lui souvent la triste
„ histoire de ceux à qui elle doit
„ le jour. Menez-là de tems en tems
„ répandre quelques larmes sur le
„ tombeau de son père, qu'elle en
„ chérisse & respecte à jamais la
„ mémoire. Que mes malheurs lui
„ servent de leçon pour éviter les
„ écueils dans lesquels je suis tom-
„ bée par une démarche imprudente.
„ Enfin, Henriette, pour dernière
„ preuve de ma reconnoissance, re-
„ cevez ce portrait, & conservez-
„ le précieusement jusqu'à ce que ma
„ fille soit en état d'en connoître la
„ valeur ; « en disant ces mots, elle
tira de son sein celui de son cher

Auguſte. Je le pris & le portai à mes lèvres, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. ,, Je vous remercie, re- ,, prit elle, de cette marque de ,, votre eſtime. « Sa voix s'affoibliſſant de plus en plus, elle s'arrêta un moment, & dit enſuite un triſte adieu à ſa fidèle Jenny; elle baiſa & bénit pluſieurs fois ſa petite fille, qu'elle ne voulut pas me rendre. M. Leviſon étoit toujours à genoux à côté de ſon lit, gardant un triſte & morne ſilence, qui n'étoit interrompu que par nos pleurs. — Elle ſe plaignit encore de ſoif, & demanda un peu d'eau, mais elle n'eut pas le tems de la porter à la bouche. Elle tomba dans une eſpèce de convulſion; ſon père déſolé, ſe levant avec ſon impétuoſité ordinaire, ſe précipita ſur ſa fille expirante; & avant qu'on put l'en arracher, elle avoit déjà rendu à ſon Créateur ſon ame pure

& vertueuſe. Je n'entreprendrai pas de vous peindre ma douleur à la vue de cette ſcène touchante : le ſouvenir de ce couple charmant ſe préſente ſans ceſſe à mon imagination ; je crois les voir tous deux entourés de guirlandes céleſtes, couronnés de fleurs qui ne ſe fanent jamais, jouiſſans de cette félicité dont nous ne pouvons nous faire d'idée ſur la terre. Je me plais à nourir ces illuſions qui me conſolent ; je vous conſeille de vous ſervir des mêmes armes contre la juſte douleur que va vous cauſer la perte d'une amie auſſi méritante. D'ailleurs, tout eſpoir de bonheur étoit anéanti pour elle, ſa raiſon lui eût été d'une foible reſſource, la religion ſeule eût pu lui faire ſupporter ſes peines ; auſſi regarda-t-elle la mort comme la ſeule choſe qui pût la rendre heureuſe. Toute autre réflexion ſur ce fâcheux

événement ne pouvant qu'irriter votre ſenſibilité, je m'abſtiendrai d'en dire d'avantage.

Les corps de ces deux époux infortunés doivent être réunis dans un même tombeau, jeudi prochain, & dépoſés dans la chapelle de M. Leviſon, où on leur rendra les honneurs funèbres. M. White, mon père, Miſtris Morgan & moi accompagnerons à Northampton leurs précieux reſtes.

Je ſuis &c.

HENRIETTE SIDNEY.

Fin de LAURE & AUGUSTE.